

### *Resumen*

*Este artículo propone un retrato de las élites indígenas al tiempo republicano en la Hispania septentrional (la cuenca del Ebro y la costa mediterránea de Emporion a Saguntum). Las aristocracias locales desarrollen formas de autorrepresentación en las construcciones privadas y en la epigrafía pública. Si la romanización de las élites es en marcha, cambia fundamentalmente las culturas que muy despacio.*

**Palabras clave:** *élites, romanización, Hispania Citerior.*

### *Résumé*

*Cet article propose un portrait des élites indigènes à l'époque républicaine en Hispanie septentrionale (bassin de l'Èbre et côte méditerranéenne d'Emporion à Saguntum). Les aristocraties locales développèrent des formes d'autoreprésentation par le biais notamment de constructions privées et d'une épigraphie publique. Si la romanisation des élites est en cours, elle ne bouleverse cependant que lentement leurs cultures respectives.*

**Mots clés:** *élites, romanisation, Hispanie Citerieure.*

# L'affirmation des élites *indigènes* en Hispanie septentrionale à l'époque républicaine<sup>1</sup>

Natàlie Barrandon

## Introduction

Après avoir pris pied dans la péninsule Ibérique pendant la 2<sup>ème</sup> guerre punique, les Romains entreprirent sa conquête. La côte méditerranéenne et le bassin de l'Èbre furent définitivement soumis à Rome avec la chute de Numance. Ce premier temps des conquêtes a bouleversé les structures politiques en place alors que certaines cités étaient dévastées. Puis la longue période de paix entre la fin des guerres celtibériques en 133 et le début de la guerre contre Sertorius en 80 permit aux sociétés indigènes d'entreprendre de nombreux travaux nécessaires de reconstruction et d'aménagements urbains. De plus ces travaux furent parfois prolongés pendant les guerres civiles, dans les régions épargnées par les combats comme le Nord-Est. Notre connaissance des premières conséquences de la conquête romaine en Hispanie septentrionale est actuellement renouvelée par les résultats archéologiques de plus en plus nombreux sur les cités de la région étudiée et sur quelques sites ruraux catalans. On y observe, entre autres, que de nouvelles maisons avaient intégré des éléments architecturaux exogènes, hellénistico-italiques. Cependant, dans le cas exceptionnel d'Azaila, le seul oppidum entièrement mis au jour actuellement, on note

qu'une minorité seulement des habitations fut touchée par ce phénomène. Ainsi, toutes les couches de la population ne bénéficièrent pas de ces transferts culturels. Seules les élites politiques ou économiques eurent accès aux nouveautés. L'introduction de nouveaux éléments d'architecture ne fut pas la seule mutation culturelle bien visible pendant la période républicaine. L'influence des pratiques latines sur les épigraphies indigènes avait été mise en valeur par M. Mayer et J. Velaza<sup>2</sup>. Toutefois, l'utilisation de l'écrit fut là encore réservée à une élite privilégiée et les inscriptions montrent que les évolutions ne bouleversèrent pas les traditions des cultures indigènes. En quoi ces mutations participèrent-elles à la romanisation des élites indigènes? Ce processus d'acculturation ne prend son ampleur réelle qu'à l'époque impériale, époque pendant laquelle des cités répondant aux canons romains sont construites et les écritures indigènes sont abandonnées. La période républicaine de la romanisation mérite donc une approche particulière qui doit faire la part entre une adoption significative de la culture romaine et l'appropriation sélective de certains éléments de cette culture. Alors que l'on peut mettre en valeur pour les deux derniers siècles avant notre ère une plus grande lisibilité des élites politiques, une distinction sociale affirmée dans l'architecture et enfin une

<sup>1</sup> Ce thème de recherche a fait l'objet d'une conférence donnée à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand en mars 2006. Il synthétise également certains points de ma thèse de Doctorat, sur "Les mutations des sociétés indigènes et les débuts de la romanisation en Hispanie septentrionale et

centrale de la chute de Numance à l'avènement d'Auguste", soutenue publiquement en décembre 2005 à l'Université de Bordeaux III.

<sup>2</sup> M. MAYER et J. VELAZA, 1993, pp. 667-682.

interaction entre les mutations culturelles et les influences italiennes, on peut caractériser dans l'ensemble comment s'effectua, au sein des cités, l'affirmation des élites indigènes en Hispanie septentrionale à l'époque républicaine.

### I. Une plus grande lisibilité des élites politiques

Dans l'ensemble de l'Hispanie septentrionale, la cité était le fondement de l'organisation socio-politique indigène et ce bien avant la présence romaine<sup>3</sup>. Les sociétés indigènes étaient alors administrées par les cités dont elles dépendaient, ce qui n'interdisait pas quelques regroupements politiques comme dans le cas du peuple ilergète gouverné par un roi résidant certainement dans une capitale. Des élites économiques s'étaient dégagées avant l'arrivée des Romains, notamment lors de l'extension des réseaux commerciaux phéniciens vers le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. sur la côte et, au Ve siècle par le biais des Ibères, dans la vallée de l'Èbre<sup>4</sup>. À la fin du III<sup>e</sup> siècle, la place sociale des élites est justifiée par leurs capacités de concentration des biens dans des maisons se distinguant par leur taille et par la complexité de leur structure<sup>5</sup>. Les élites économiques furent probablement les élites politiques qui apparaissent sporadiquement dans les récits historiques, puis dans les sources épigraphiques. L'ensemble nous permet de dresser un portrait partiel des élites politiques.

Pendant la guerre, les généraux romains privilégiaient un interlocuteur unique chez leurs alliés et leurs

ennemis. Par exemple, Polybe mentionne Édécón, un puissant souverain (*ton dunaton dunastèn*), qui signa un pacte d'amitié avec Scipion après la prise de Carthagène<sup>6</sup>. Ce pacte apportait à Scipion outre le soutien militaire d'Édécon, celui de ses très nombreux clients. Pendant la deuxième guerre punique, les souverains ou chefs militaires connus par les sources littéraires sont nombreux<sup>7</sup>. Ces souverains eurent parfois des prétentions territoriales comme les *reguli* ilergètes Indibilis et Mandonius, qui imposèrent ou tentèrent d'imposer leur domination sur les *Lacetani*, les *Suessetani* et les *Sedetani*<sup>8</sup>.

Nous ne revenons pas ici sur les fonctions réelles et les différents titres que portaient ces souverains, qui certes nous instruisent sur des pouvoirs de nature différente, mais surtout sur des conceptions gréco-latines plaquées sur les réalités indigènes<sup>9</sup>. La distinction entre un pouvoir monarchique permanent et un pouvoir souverain militaire nous intéresse davantage pour notre propos<sup>10</sup>. Si après la conquête romaine les seconds peuvent encore prendre en charge un soulèvement militaire ponctuel, les rois sont en revanche totalement absents des sources<sup>11</sup>.

La dernière mention d'un monarque en Ibérie septentrionale se situe lors de l'appel lancé en 195 à Caton par Bilistage, *regulus* des *Ilergetes*<sup>12</sup>. Dans le bassin de l'Èbre, le dernier roi celtibère, Thurrus, est signalé en 179, après les conquêtes de T. Gracchus<sup>13</sup>. Après la soumission des territoires, les sociétés indigènes ne connaissent plus de gouvernement

3 Entre la fin du V<sup>e</sup> siècle et le début du IV<sup>e</sup> en Celtibérie, selon F. BURILLO MOZOTA, 1998, pp. 218-222. voir également F. BURILLO MOZOTA, 1992, pp. 214-215, F. BURILLO MOZOTA, 2001, pp. 192-193. Notre connaissance de la mise en place de l'Etat aristocratique ilergète avec l'apparition des premières cités vers les Ve - IV<sup>e</sup> siècles contraste avec l'absence de preuve archéologique dans la vallée de l'Èbre. Cependant un phénomène similaire est y envisagé.

4 F. BURILLO MOZOTA, 2001, pp. 190-192.

5 A. GORGUES, 2005, pp. 136-156.

6 POLYBE, X, VI (34). On accepte ici les réflexions de P. Moret sur ce personnage qui serait un roi du Nord de l'Èbre, P. MORET, 2004 a, pp. 53-57.

7 À ceux déjà cités, on peut ajouter : TITE-LIVE, 21, 61, 11, lors du siège d'Ausa par Scipion en 218, Amusicus, *princeps* des Ausétans, s'enfuit auprès d'Hasdrubal; TITE-LIVE, 28, 21: pendant le combat de gladiateurs des jeux funèbres en l'honneur du père et de l'oncle de Scipion, à Carthagène, Corbis et Orsua, deux cousins germains, rivalisaient pour obtenir la souveraineté dans une ville nommée Ibès. Corbis était l'aîné; c'était le père d'Orsua qui avait, le dernier, exercé cette souveraineté, l'ayant héritée de son frère aîné après la mort de celui-ci ("de principatu ciuitatis quam Ibem uocabant ambigentes"). Le père avait été *princeps*; TITE-LIVE, 26, 49: Allucius, *princeps celtiberorum* s'adresse à Scipion après la prise de Carthagène, il lui apporte 1400 de ses clients ("dilectum clientium habito, cum delectis mille et quadrigentis equitibus..."). APPIEN, *ib.* XXXVII: Indibilis est un *dunastès* = "l'un des prin-

ces qui avait pactisé avec Scipion". La liste n'est pas exhaustive, car le propos de cet article n'est pas de faire un portrait de la royauté ibère lors de l'arrivée des Romains, mais de souligner le passage de gouvernements monarchiques à des gouvernements aristocratiques.

8 TITE-LIVE, 22, 21; TITE-LIVE, 25, 34; TITE-LIVE, 26, 49; TITE-LIVE, 28, 24-26; TITE-LIVE 28, 27: discours de Scipion: Mandonius et Indibilis, des nobles de race royale (*regiae nobilitatis uiros*)... TITE-LIVE, 28, 32.

9 P. MORET, 2004 b, pp. 23-33.

10 J. MUÑIZ COELLO, 1994, pp. 91-105: a attiré l'attention sur la distinction à faire entre les titres *rex/regulus* (avec ses correspondants grecs *basileus/basiliskos*) et *princeps/dux/imperator* (*hegemon, stratègos*). Les premiers ont une fonction d'autorité et de pouvoir permanent dominant les assemblées aristocratiques, les seconds ont souvent cette fonction pendant les négociations, comme une magistrature suprême, par délégation des assemblées aristocratiques (oligarchie nobiliaire ou aristocratique).

11 Les personnages qui se distinguent après la première phase de conquêtes ne sont que des chefs militaires: APPIEN, *ib.*, XLVI: Ambon et Leucon sont élus *strategoï* par les Arévaques et APPIEN, *ib.*, L: Litemnon est *stratègos* des Numantins, voir également APPIEN, *ib.*, LVI: Punicus, *hegemon* lusitanien; APPIEN, *ib.*, LXII: Viriathes est *stratègos*.

12 TITE-LIVE, 34, 10, 1-2.

13 TITE-LIVE, 40, 49, 5: "*Regulus hic earum gentium erat, longue potentissimus omnium Hispanorum*".

monarchique<sup>14</sup>. L'aristocratie en tant que groupe politique a accru son pouvoir au détriment d'individualités<sup>15</sup>. La diplomatie conciliatrice avec les gouvernements en place de Scipion ne fut pas respectée par ses successeurs en Hispanie<sup>16</sup>. Ainsi, c'est aux magistrats selon Appien, aux sénateurs selon Tite-Live, de toutes les cités voisines du fleuve Èbre, que s'adresse Caton en 195<sup>17</sup>. Les décisions sont alors uniquement prises par des cités et leurs représentants collectifs. L'organisation socio-politique s'uniformise sur un modèle déjà présent avant l'arrivée des Romains, comme l'atteste le cas de *Saguntum*<sup>18</sup>. Elle se compose d'un conseil d'anciens de type aristocratique, de magistratures et d'assemblées populaires<sup>19</sup>. Cette uniformité socio-politique n'est certainement pas étrangère à la présence romaine. Les Romains préférèrent avoir sous leur domination des cités autonomes, pour ne plus prendre le risque d'une alliance temporaire de communautés sous l'autorité d'un roi, comme ce fut le cas avec les Illegètes. De plus, il semble logique qu'ils aient favorisé ce type de gouvernement plus conforme au leur et qu'ils diffusèrent directement lors des fondations coloniales. Si, par la suite, il fut ponctuellement choisi un nouveau leader militaire, il n'était généralement élu que pour les campagnes militaires et Rome ne négociait pas avec lui.

Alors que dans un premier temps ce sont surtout des rois et des princes qui apparaissent dans les récits de la conquête, avec la pacification ce sont les aristocraties indigènes qui se démarquent. La domination romaine avait induit des changements dans les gouvernements des cités, les aristocraties au pouvoir s'affirmèrent ensuite par le biais de l'écrit. Les textes officiels, notamment les textes de lois et les légendes monétaires, émanant de ces cités, nous permettent de compléter ce portrait<sup>20</sup>.

Les textes épigraphiques nous présentent les élites gouvernantes de la cité de *Contrebia Belaisca*, dont le gouvernement est conforme au modèle offert par la littérature. La table latine de *Contrebia* relate un procès jugé par le Sénat de *Contrebia* sous l'autorité du gouverneur C. Valerius Flaccus, le 15 mai de l'année 87. Dans ce procès, plusieurs cités de la région sont impliquées à propos de la construction d'un canal d'irrigation<sup>21</sup>. Dans les deux premières *formulae*, il est question des juges, qui appartiennent au Sénat de *Contrebia* et dont on répète la présence pour établir des faits distincts<sup>22</sup>. Dans le début du 4<sup>ème</sup> paragraphe, avec la formule "*iudicium nostrum est*", la compétence juridique est reconnue au Sénat de *Contrebia*.

Le texte se termine par la liste des magistrats, juges dans le procès, et des avocats, ainsi que par la date du jugement. Cinq des six juges sont présentés comme "*magistratus*" et le premier cité, certainement le président du jury, est "*praetor*". Le fait que cinq nouveaux sénateurs, et non six, peuvent être sollicités pour un arbitrage ultérieur nous incite à penser que le sixième juge de ce procès, le "*praetor*", occupait une magistrature permanente, dont il va de soi que la fonction comme le nom ont été latinisés pour ce texte.

Le premier bronze trouvé à Botorrita-*Contrebia Belaisca*, en celtibère, mentionne également les aristocrates de la cité. La face B est une liste de personnes caractérisées par un titre ou une magistrature, *bintis*,

*ta cetera multitudine senatus Alorco datus est*". À la fin du discours, une assemblée du peuple s'était mêlée au sénat "*permixtum senatui esset populi concilium*". Voir également l'étude de cas de l'Édétanie dans J. UROZ SAEZ, 1983, pp. 161-169.

14 Dans la Meseta, il faut attendre les années 190 pour les dernières mentions de roitelets: après une bataille rangée contre les *Vaccaeii*, les *Vettones* et les Celtibères, Marcus Fulvius capture le *rex* Hilemus. TITE-LIVE, 35, 7, 8. TITE-LIVE, 35, 22: En 192, C- Flaminius capture vivant le *regulus* Conribilo lors du siège de *Licabrum*. En Ulérieure il fut question des roitelets Culchas et Luxinius en 197, voir TITE-LIVE, 33, 21.

15 J. MUÑIZ COELLO, 1994, p. 95.

16 TITE-LIVE, 37, 25: "*his motum Prusiam litterae Scipionis consulis, sed magis fratris eius Africani, ab suspicione tali auerterunt, qui praeter consuetudinem perpetuam populi Romani augendi omni honore regum sociorum maiestatem, domesticis ipse exemplis Prusiam ad promerendam amicitiam suam compulit: regulos se acceptos in fidem in Hispania reges reliquisset*" (Prusias était ébranlé lorsque des lettres du consul Scipion, et surtout de son frère l'Africain, vinrent détruire ses soupçons. Ce dernier lui rappelait l'usage constant du peuple romain d'honorer la majesté des rois ses alliés; il citait les exemples qui lui étaient personnels pour engager Prusias à se rendre digne de son amitié. Des petits princes espagnols s'étaient confiés à sa bonne foi; en quittant la province il les avait laissés rois...).

17 APPIEN, *Ib.*, XLI et TITE-LIVE 34, 17, 7.

18 Même si R. Etienne envisage que le *praetor* de Sagonte auprès de qui Alorcus est conduit (TITE-LIVE, 21, 12, 7) "cacherait" un roi, voir R. ETIENNE, 1958, pp. 51-55. En tout cas, dans la phrase suivante du récit de Tite-Live, la foule est écartée pour que le Sénat donne audience à Alorcus "*submo-*

19 TITE-LIVE, 22, 22 "*Abelux erat Sagunti nobilis Hispanus*". TITE-LIVE, 28, 39, 13 "*decem legatos Saguntinus senatus populusque*". APPIEN, *Ib.*, XCIV: sur les pressions du peuple sur le gouvernement de *Loutia*, près de Numance. APPIEN, *Iber.*, C.: sur le conseil (boulé) et la salle de conseil (bouleuterion) de Belgeda. Voir également A. J. LORRIO, 1997, pp. 321-322 et J. MUÑIZ COELLO, 1994, pp. 101-105: à propos des assemblées, cet auteur distingue les assemblées populaires peu actives, qui ne font qu'avaliser les décisions des notables, de celles en armes, qui, elles, ont un pouvoir réel. Il considère que les oppositions de la *iuventus*, telle celle notée par APPIEN, *Iber.*, XCIV, reflètent les dissensions au sein de l'assemblée des notables, mais nous pensons qu'elles pouvaient également s'exprimer au sein des assemblées du peuple. Sur la *iuventus* en arme voir TITE-LIVE 28.24.1-4 et 40.30.2.

20 F. BELTRÁN LLORIS, 2004 a, pp. 101-103 prend également ses exemples dans les textes littéraires et épigraphiques.

21 G., FATÁS CABEZA, 1980; J. S. RICHARDSON, 1983, pp. 33-41. P. BIRKS, A. RODGER ET J. S. RICHARDSON, 1985, pp. 60-72. Voir également sur le sujet L. PÉREZ VILATELA, 1992, pp. 267-279.

22 RICHARDSON, 1983, p. 37.

qui a un lien direct avec le texte de la face A, un texte juridique normatif<sup>23</sup>. Ils sont 13 à porter ce titre, voire 14 s'il faut lire *tauro(bin)tis*. On peut envisager que *bintis* soit l'équivalent de "sénateur" ou du "*magistratus*" de la table latine. Un gentilice est alors répété trois fois, ce qui peut laisser penser à une prédominance politique de cette famille élargie. En revanche il n'y a aucun personnage commun aux deux tables, ce qui nous incite à reconnaître une composition d'une quinzaine, voire d'une vingtaine, de membres de ce conseil, si les deux textes sont de la même génération<sup>24</sup>. Dans les deux textes, les personnages ont une dénomination complète: nom + gentilice + nom du père, ce qui est loin d'être le cas dans la longue liste du troisième bronze, ce qui peut être considéré comme une marque de différenciation sociale des élites<sup>25</sup>. On retrouve ce type de dénomination dans les tessères d'hospitalité et dans les stèles.

Le rôle joué par *Contrebia Belaisca* dans le procès relaté dans la table latine, nous encourage à considérer cette cité comme un cas particulier<sup>26</sup>. La romanisation de la cité par l'adoption de cette pratique de l'archivage juridico-administratif sur de grandes tables de bronze est indéniable. La teneur des documents rédigés offre des parallèles avec les pratiques italiques, mais il est délicat d'assurer une influence directe de Rome dans ce domaine. Au contraire, on note une certaine appropriation indigène du support, mais qui comme en Italie favorise l'autoreprésentation des magistrats, régulièrement mentionnés dans ces bronzes<sup>27</sup>. Ils constituent le témoignage d'un dynamisme civique, qui demeure rédigé dans la langue locale, même si le latin était lu au moins par l'élite de *Contrebia Belaisca*. Les deux cités en procès dans la table latine de *Contrebia*, *Salduie* et

*Alaun*, sont représentées chacune par un avocat, qui devait également être un membre de leur aristocratie.

Les quatre bronzes de Botorrita constituent certes un corpus exceptionnel pour la péninsule Ibérique<sup>28</sup>, mais ce cas ne fut peut-être pas unique puisqu'une tessère d'*Uxama* et la plaque de Luzaga, possédant des perforations, peuvent aussi être des indices d'archives municipales<sup>29</sup>, bien qu'elles puissent également avoir servi à lier deux parties d'un même objet. De plus, il est possible que le support lui-même limite notre connaissance de ce sujet, puisque le bronze était régulièrement fondu pour renouveler son utilisation<sup>30</sup>. G. Fatás et J. Untermann font un rapprochement avec les tessères de Luzaga et *Uxama*, du point de vue de la forme, mais aussi du vocabulaire, notamment le mot *ueitui*, qui indiquerait le magistrat garant des contrats. Mais les mots caractérisant le formulaire de l'hospitalité ne sont pas présents dans l'inscription<sup>31</sup>. F. Burillo propose une nouvelle lecture, qui associe ce texte à l'exploitation d'une mine d'argent<sup>32</sup>. Nous pensons qu'il faut être prudent avant de prendre parti pour l'une ou l'autre des propositions. La fonction du bronze de *Cortona* n'est pas, non plus, élucidée pour le moment<sup>33</sup>.

La mention des magistrats monétaires dans les légendes ibères ne pose quant à elle aucun problème d'interprétation. Elle concerne pour notre région uniquement deux cités: *arse-Saguntum* et *untikesken*<sup>34</sup>. *Emporion*, la cité grecque, ne présente jamais de magistrats sur ses drachmes et divisions, bien que ses fréquents symboles monétaires aient pu avoir cette fonction. En revanche, les émissions avec la légende ibérique *untikesken* ont des noms de personne en ibère, sans que jamais n'apparaisse un seul nom grec<sup>35</sup> (15<sup>e</sup> émission et suivantes): *iskerbeles/iltirarker*, *ilti/iskerbeles*, *atabels/ tiberi*.

23 BELTRÁN, A., ET A. TOVAR, 1982, pp. 83-84, concluent sur le texte de la face A en reprenant les termes de M. Lejeune, ce serait un "document juridique... non point de caractère général mais particulier (convention)", M. LEJEUNE, 1973, pp. 622-647, où aucun parti n'est pris sur la traduction de *Sarnikio-* et *Tokoit-*, qui donnent une indication sur sa destination. Voir également F. BELTRÁN LLORIS, 1996. Si le fait que le texte traite juridiquement d'un terrain et de son exploitation fait l'unanimité, il est cependant considéré soit comme une loi sacrée (J. DE HOZ, 1986, pp. 82-88. Mais avec davantage de prudence dans J. DE HOZ, 1995 a, pp. 15-16. W. MEID, 1996, pp. 145-161. F. R. ADRADOS, 1976, pp. 25-47), soit comme un traité entre des communautés (L. FLEURIOT, 1979, pp. 169-184) ou encore comme un document juridique privé (W. BAYER, 1999, pp. 109-135), selon l'interprétation faite de *Sarnikio-* et *Tokoit-*, qui peuvent être des théonymes ou des mots appartenant à un autre registre. 24 G. FATÁS CABEZA, 1980, pp. 87-109. P. SILLIÈRES, 2001, pp. 184-185.

25 D'après F. BELTRÁN LLORIS, J. DE HOZ et J. UNTERMANN, 1996, pp. 90-92, le fait qu'il y ait des désignations bimembres ou trimembres résulterait d'une évolution onomastique adoptée en premier lieu par les élites et diffusée ensuite à l'ensemble de la population, comme ce fut le cas également en Italie.

26 F. BELTRÁN LLORIS, J. DE HOZ ET J. UNTERMANN, 1996, pp. 21-28 et F. BELTRÁN LLORIS, 2003, p. 186.

27 F. BELTRÁN LLORIS, 2004 a, p. 117 "*pero también con toda probabilidad del deseo de generar un consenso sobre sus decisiones y, en consecuencia, de la relevancia de los vínculos ciudadanos en la comunidad*". Ce qui arrive également avec les tessères d'hospitalité, qu'il interprète comme une concession de citoyenneté.

28 F. BELTRÁN LLORIS, J. DE HOZ ET J. UNTERMANN, 1996, p. 23

29 F. BURILLO MOZOTA, 1998, p. 260-261. MLH, IV, K. 23. 2 et K.6.1.

30 J. DE HOZ, 1995 a, p. 21, pense que *Contrebia Belaisca* n'avait pas d'archives proprement dites, mais que sa destruction a joué ce rôle. Mais cette remarque fut faite avant la découverte du quatrième bronze qui, n'ayant pas de système d'accrochage, a dû être entreposé.

31 C. JORDÁN COLERA, 1998, p. 174. J. DE HOZ, 1995 a, p. 14 est aussi très prudent en ce qui concerne l'interprétation de ce bronze, qui pourrait être une lettre.

32 F. BURILLO MOZOTA, 1998, pp. 282-284.

33 MLH. IV, K. 0. 7, pp. 547-549 = C. JORDÁN COLERA, 1998, pp. 173-175, n° 5. 3.

34 M<sup>a</sup>. P. GARCÍA BELLIDO et C. BLÁZQUEZ, 2001 (vol. 2), pp. 47-52.

35 Pour M<sup>a</sup>. P. GARCÍA BELLIDO et C. BLÁZQUEZ, 2001 (vol. 2), p. 50 cela est interprété comme la preuve de l'existence d'une bipolis.

Dans les légendes d'arse, les noms de magistrats sont écrits précocement. La première émission concernée est antérieure à la chute de Numance<sup>36</sup>. Le magistrat, *aiubas*, est seul au revers de la première mention. Ensuite, les magistrats monétaires apparaissent dans tous les cas par paire. Il y a des paires clairement ibériques, comme *balkaltur/ikorbeles*, mais en majorité ce sont des noms latins. Les élites politiques sont donc romanisées.

On note, dans ces deux cas, que la magistrature monétaire est collégiale sauf lors de la première émission de *Saguntum*, ce qui marque peut-être une évolution ultérieure. Ces magistratures, en aucun cas mentionnées, sont certainement nées avec la mise en place de l'atelier monétaire. Leur mention, tardive, relève de la romanisation des pratiques.

Les autres cités de Citérieure ne présentent leurs magistrats monétaires que dans les émissions avec des légendes latines postérieures aux guerres civiles. L'absence de magistrats monétaires dans l'essentiel des légendes indigènes n'implique pas forcément qu'ils n'existaient pas. Cependant, lorsque les émissions monétaires furent très irrégulières voire uniques, on peut douter de leur existence.

Les élites politiques indigènes qui s'exposent dans ces textes étaient avant tout des élites équestres. C'est le cavalier qui fut choisi comme emblème des monnaies indigènes<sup>37</sup>. Ce furent des cavaliers nobles qui étaient au service des Romains pendant la deuxième guerre punique ou lors de la conquête<sup>38</sup>. C'est à des cavaliers que Pompée octroya le privilège de la citoyenneté romaine en 89 (*Turma Salluitana*)<sup>39</sup>. Le principe d'une élite politique équestre est tout à fait cohérent pour les Romains, nous ne sommes donc pas étonnés d'une collaboration étroite entre les élites romaines et les élites indigènes, collaboration qui prend toute son ampleur lors du soulèvement de Sertorius<sup>40</sup>.

Les élites peuvent également se présenter dans l'épigraphie sans garantir leur fonction politique, mais en se distinguant visuellement par des textes honori-

fiques, elles avaient donc une place privilégiée au sein de leur cité. La pierre peut être le support d'inscriptions attachées à des monuments publics ou privés. Les inscriptions funéraires et les dédicaces d'évergètes traduisent toutes les deux une démarche d'autoreprésentation des élites, or les corpus épigraphiques sont différents d'une culture à une autre, d'une cité à l'autre. Chez les Celtibères du bassin de l'Èbre, les inscriptions honorifiques en écriture celtibère sont rarissimes : une inscription peut être interprétée comme une borne frontalière<sup>41</sup>, une inscription est probablement funéraire<sup>42</sup>, à laquelle il faut ajouter une inscription en celtibère, sur plaque, trouvée à Ibiza d'un personnage originaire de *Beligio*<sup>43</sup>. Ainsi, en Celtibérie, il n'y a pas d'épigraphie publique monumentale. La situation peut être similaire dans certaines cités d'Ibérie qui ont pourtant des monuments d'influence italique et qui réformèrent leur urbanisme à la fin du II<sup>e</sup> siècle: on pense notamment à *Baetulo*, où aucune inscription honorifique n'a été découverte. Seules des stèles funéraires, de facture indigène, sont apparues<sup>44</sup>. Lorsqu'elle entame ses travaux, cette cité vit une période de prospérité que les élites ont peut-être cherché à exhiber grâce à ces stèles, contrairement à celles de ses voisines, *Emporion* et *Tarraco*, qui choisissent les monuments publics pour se distinguer. Le choix d'une épigraphie monumentale relevait donc davantage des traditions épigraphiques d'une cité que des influences italiennes sur l'architecture. Quatre cités ibères se démarquent quant à leur épigraphie monumentale: Ullastret, *Emporion*, *Tarraco* et *Saguntum*<sup>45</sup>.

Deux inscriptions préromaines sur pierre d'Ullastret peuvent par leur taille être considérées comme publiques<sup>46</sup>. Si leur caractère fragmentaire ne permet aucune hypothèse quant à leur sens, on peut déduire de ces inscriptions que l'épigraphie monumentale est antérieure aux transferts culturels venus d'Italie. L'absence de complexes monumentaux dans la majorité des cités indigènes préromaines explique le caractère exceptionnel de ces deux inscriptions d'Ullastret, qui était une des rares cités où il y avait

36 Emission n° 13 dans M<sup>a</sup>. P. GARCÍA BELLIDO et C. BLÁZQUEZ, 2001 (vol. 2), p. 41.

37 J. M. ABASCAL PALAZÓN, 2002, pp. 13 ss, repris par F. BELTRÁN LLORIS, 2004 a, p. 119 où il conclue "Por lo tanto y con todas las cautelas que requiere el carácter conjectural de estas consideraciones, podría concluirse que las inscripciones y las monedas subrayan, por un lado, la condición eminentemente política de los vínculos ciudadanos y surgieron, por otro, una importante contribución en la conformación de las señas de identidad colectiva por parte de las clases dirigentes locales, en cuya legitimación podría ser revelante, además de su condición guerrera, una vinculación genealógica con los fundadores, míticos o históricos, de la comunidad".  
38 TITE-LIVE, 40, 47, 10: en 179, après le siège de la ville de Certima, 40 cavaliers nobles ont l'ordre de servir dans l'armée de Gracchus et servent de garants de leur loyauté.

39 Bronze d'*Asculum*, *CIL*, 12, 709.

40 PLUTARQUE, *Sert.*, 6, 7-9; 14, 3-4. CESAR, *B.G.*, III, 23, 3-6. F. CADIOU, 2001, pp. 268-269 et 368.

41 *MLH*. IV, K. 4. 1. Il y a aussi un petit fragment, K. 4. 2, avec deux signes qui peuvent lui être associés.

42 *MLH*. IV, K. 8. 1

43 *MLH*. IV, K. 16. 1

44 *MLH*. III, C. 8. 1. M. COMAS, P. PADRÓS ET J. VELAZA, 2001, pp. 291-299. On peut leur associer la stèle trouvée à Barcelone, *MLH*. III, C. 9. 1.

45 Sinon, les inscriptions sur pierre trouvées en Ibérie sont des cas uniques, dans le lieu de découverte, pour lesquels il est difficile de faire un constat fiable de l'usage de ce type de support.

46 *MLH*, III, C. 2. 1 : *jaber'bu[et MLH. III, C. 2. 2:]\**.

plusieurs monuments publics dès le III<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. De plus, par sa proximité avec la cité grecque d'*Emporion*, elle a reçu des influences hellénistiques, visibles dans la nature des constructions. Ullastret fut en son temps une des cités de l'Hispanie septentrionale les plus dynamiques et les plus ouvertes sur la Méditerranée.

Les inscriptions honorifiques en ibère de l'époque romaine ont majoritairement été trouvées à *Emporion*<sup>48</sup>. Parallèlement, les inscriptions, exclusivement sur plaque, en grec et en latin y sont relativement nombreuses<sup>49</sup>. La tradition épigraphique des Grecs, puis celle des Italiens, ont stimulé les initiatives indigènes. Cependant, l'archéologie n'a pas livré de quartier monumental ibère. Ces inscriptions honorifiques furent-elles affichées dans les quartiers où des travaux furent entrepris au II<sup>e</sup> siècle, dans la *Neapolis*, et au I<sup>er</sup> siècle, dans la ville romaine<sup>50</sup>? En tout cas ces inscriptions participent à l'autoreprésentation de l'aristocratie ibère, que ce soit dans le cadre d'une cité ibère, *untikesken*, ou dans le cadre d'*Emporion*.

À *Tarraco*, c'est la présence italique incontestable qui fut le moteur de l'épigraphie publique, que ce soit dans le cas de l'inscription sur un petit autel de grès, peut-être un texte votif<sup>51</sup>, ou de l'inscription bilingue sur un fragment d'architrave<sup>52</sup>.

Le peu d'inscriptions découvertes à *Tarraco* contraste malgré tout avec la richesse des trouvailles à *Saguntum*: deux inscriptions sur des blocs de pierre, qui ont pu être des autels<sup>53</sup>, trois inscriptions monumentales<sup>54</sup> et le corpus le plus riche d'inscriptions probablement funéraires. Or *Saguntum* n'a laissé aucune inscription latine républicaine sur pierre. Si certains aspects formels de l'épigraphie sur pierre de cette cité connaissent une influence latine, la dynamique fut indigène<sup>55</sup>.

Ainsi, il y a, dans l'ensemble, peu d'inscriptions honorifiques ibériques, ce qui correspond également à la situation italique puisque l'épigraphie publique et monumentale romaine ne se développa réellement

qu'à la fin de l'époque républicaine. En Hispanie, ce phénomène concerne les cités les plus dynamiques de la côte où l'épigraphie est ancienne et conséquente: *Emporion*, *Tarraco* et *Saguntum*. Les Italiens présents à *Emporion* et à *Tarraco*, essentiellement des affranchis et des esclaves<sup>56</sup>, ont pu créer un contexte favorable dans ces deux cités. Cependant la présence d'Italiens n'explique pas tout. Ainsi, les Italiens installés à La Cabañeta, où pour l'instant une seule inscription sur *opus signinum* a été mise au jour, n'ont pas eu d'impact sur les cités environnantes. On pense notamment à Azaila dont le corpus épigraphique est considérable et qui n'a livré aucune inscription monumentale, administrative ou funéraire. Par conséquent, l'argument de la présence italique ne suffit pas pour expliquer le développement de l'épigraphie publique, il ne faut pas chercher uniquement du côté d'éventuels modèles qui serviraient de *stimuli*, mais il faut envisager un milieu favorable dans les communautés locales. Les élites de certaines cités ont eu une démarche d'autoreprésentation épigraphique, qui se développe dans une période de plus grande monumentalité des cités indigènes<sup>57</sup>: le meilleur exemple en est *Saguntum*. Toutefois, toutes les élites n'ont pas choisi les mêmes supports. En revanche, à la même époque, les élites, sans distinction de leur culture d'origine, ont affirmé leur prédominance sociale dans le cadre de leurs propres demeures.

On a noté qu'à Azaila les élites n'avaient pas laissé d'épigraphie publique. L'intérêt majeur de ce site est la complète mise au jour de son acropole. Si la cité disposait d'une chapelle et de thermes, ni place publique ni lieu de réunion des notables n'ont été identifiés<sup>58</sup>. On observe cependant une distinction sociale nette dans l'habitat : trois maisons (2 D, 5 C et 8 A/B) peuvent être isolées des autres tant au niveau de leur taille que de la complexité de leur structure, quelques maisons ne se distinguent des maisons traditionnelles indigènes que par leur taille (2 G, 6 A, 3 C, 2 C), la majorité des

47 F. BELTRÁN LLORIS, 2004 b.

48 La cité a livré 6 inscriptions fragmentaires sur plaque de très bonne facture.

49 M. ALMAGRO BASCH, 1952 et *IRC.*, III, C. 1. 1 à 5 et X. AQUILUÉ ABADÍAS ET J. VELAZA FRÍAS, 2001, pp. 277-289.

50 J. RUIZ DE ARBULO, 1993.

51 *MLH.* III, C. 18. 7 et J. DE HOZ, 1995 b, p. 72.

52 *MLH.* III, C. 18. 10, les deux inscriptions funéraires de la cité, *MLH.* III, C. 18. 5 et 6, sont aussi bilingues. Une inscription perdue, sur une plaque de marbre, de destination non assurée mais apparemment complète, se compose d'un seul mot, qui est soit interprété comme un anthroponyme ibère, soit comme le nom d'une divinité grecque écrit en latin. Voir *MLH.* III, C. 18. 8 et J. RODRÍGUEZ RAMOS, 1995, pp. 123-125.

53 *MLH.* III, F. 11. 7 et F. 11. 30.

54 *MLH.* III, F. 11. 8, F. 11. 9 et M. MAYER ET J. VELAZA,

1996, pp. 107-110, lui ont attribué le numéro F. 11. 36 en référence au catalogue de J. Untermann. Le nouveau positionnement de J. Velaza sur cette inscription, dans J. VELAZA FRÍAS, 2004, pp. 215-216, n'exclut pas le caractère public de l'inscription.

55 Contrairement à ce qu'écrit J. DE HOZ, 1995 b, p. 70, pour qui l'épigraphie civique, sur plaque, est le fait de communautés mixtes et peut-être non ibériques d'un point de vue socio-politique.

56 F. BELTRÁN LLORIS, 2003, p. 183, attribue un rôle particulier aux affranchis.

57 Sur le sujet F. BELTRÁN LLORIS, 2004 b.

58 M. BELTRÁN LLORIS, 1976; M. BELTRÁN LLORIS, 1984, pp. 125-152; M. BELTRÁN LLORIS, A. MOSTALAC CARRILLO ET C. GUIRAL PELEGRÍN, 1995; A. BELTRÁN MARTÍNEZ, 1987, pp. 101-109. C. GUIRAL PELEGRÍN ET A. MOSTALAC CARRILLO, 1992, pp. 123-153.

maisons a un plan plus simple avec une à quatre pièces généralement en longueur<sup>59</sup>. Ainsi plus d'une vingtaine de familles occupent l'acropole, mais seules 7 d'entre elles peuvent être classées dans l'aristocratie locale par leur habitat. Si l'on songe au nombre de sénateurs ou magistrats de la cité de *Contrebia Belaisca* et s'il était similaire à Azaila, toutes les familles aristocrates ne vivaient pas sur l'acropole ou ne se démarquaient pas matériellement sur celle-ci. On peut malgré tout se pencher sur ce que nous enseignent ces maisons aristocratiques sur les distinctions sociales au sein d'une cité.

## II. Une distinction sociale visible dans d'architecture

Ces maisons sont le signe d'une société complexe, dans laquelle une élite aristocratique se dégage du reste de la population alors que la royauté disparaît. Cette élite a les moyens financiers de se distinguer de manière ostentatoire par son habitat<sup>60</sup>.

C'est à La Caridad qu'a été mis au jour le plus bel exemple, en contexte indigène, de ce type de maison aristocratique (Planche I). Cette maison renforce l'hypothèse d'une situation privilégiée du bassin moyen de l'Èbre, en ce qui concerne son ouverture vers les nouveautés venues de Méditerranée, et ce dès la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>. Mais sur la côte, moins favorisée par les découvertes archéologiques dans ce domaine, ce type de constructions privées se développa aussi<sup>62</sup>.

La construction de la *Casa de Likine*, qui occupe les deux tiers de l'*Insula I* de La Caridad, est bien datée de la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup>. La *Casa de Likine* a un plan pratiquement carré de 30,5 m par 30 m et se structure autour d'un patio central, à portique, depuis lequel s'organisent 21 pièces. L'ensemble atteint la taille considérable pour l'époque de 915 m<sup>2</sup><sup>64</sup>.

On accède à l'intérieur de la maison par son côté méridional, où un vestibule conduit au patio à portique

ou péristyle à huit colonnes<sup>65</sup>. La fonction romaine de l'*atrium*, lieu de réception de la clientèle, ne peut être attribuée à ce patio qui semble davantage, au vue des objets qui y ont été trouvés, avoir eu une fonction traditionnelle de dépôt.

La principale spécificité de ces nouvelles maisons aristocratiques est la présence de pièces de réception richement décorées. La pièce n° 1 de la *Casa de Likine*, où se situe la mosaïque de *likine*, est assimilée à un *triclinium* ou une pièce qui rappelle l'*oecus* central des maisons hellénistiques. Les pièces n° 22 et 6, de par leur accès direct à la pièce n° 1, devaient en être des annexes, mais aucun matériel significatif n'y a été découvert. De plus, dans ces maisons, furent également construits des espaces privés, des *cubicula*, eux aussi luxueusement décorés selon les principes italiques (pièces n° 13 et 4)<sup>66</sup>.

La *domus* républicaine de *Contrebia Belaisca*, comprend, elle aussi, un ensemble de pièces résidentielles, mais l'éventuel *atrium* (n° 11) est partiellement conservé et l'*opus signinum* d'un probable *tablinum* (n° 12) est très détérioré (Planche III)<sup>67</sup>.

D'autres sites archéologiques apportent des témoignages de ces grandes maisons républicaines aristocratiques indigènes ou italiques, pour lesquelles le caractère partiel des découvertes ne permet pas de s'étendre sur leur plan, mais qui laissent préjuger par leurs décors de pièces de réception. À *Salduie*, les décors des murs et du sol d'une pièce de 30 m<sup>2</sup> permettent d'avancer l'hypothèse que cette pièce appartenait à une imposante *domus*, voir qu'elle en fut le *triclinium* (Planche V)<sup>68</sup>. La disposition des banquettes se lit sur le décor de la mosaïque. À *Segeda II*, les rapports des excavations de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle signalent une salle décorée de luxueuses mosaïques, d'après une photo ultérieure, un *opus signinum* décoré, et de peintures du premier style pompéien, qui sont des témoignages probables d'une demeure aristocratique<sup>69</sup>. Sur l'acropole de la *Vispesa*, a été mise au jour

59 M. BELTRÁN LLORIS, 1976, pp. 135-142 : les maisons 11 E, 12 C et 5 A ont quatre pièces et plus d'une entrée, mais les pièces se distribuent selon l'espace disponible. Les maisons 9 E, 12 C, 5 D, 14 D ont un patio, une cuisine, des dépendances et une chambre - Les maisons 7 E, 4 C, 7 A, 8 D sont similaires mais elles sont plus allongées. Les maisons 2 H, 5 et 7 H n'ont que trois pièces. Les maisons 4 F, 2 E et 4 E sont plutôt des tours de vigie. Les maisons 2 B, 10 C et 13 E ont une pièce qui pouvait avoir plusieurs usages.

60 J. Á. ASENSIO ESTEBAN, 1995, pp. 365-366. F. BURILLO MOZOTA, 2003, pp. 211-213, distingue, à *Segeda*, une différence sociale entre les quartiers des hauteurs et ceux de la plaine, interprétée à la lumière du syncrétisme relaté par Appien, *ib.*, XLIV.

61 P. SILLIÈRES, 2001, pp. 173-186, analyse l'ensemble des cas connus et conclut sur une diffusion des goûts italiques s'expliquant par les contacts nombreux entre les sociétés indigènes de la vallée de l'Èbre et les Italiens. Il rappelle que notre connaissance de ce phénomène reste tributaire des conditions des découvertes archéologiques.

62 Voir le tableau récapitulatif de M. BELTRÁN LLORIS ET A. MOSTALAC CARRILLO, 1996, pp. 61-67.

63 J. VICENTE REDÓN *et alii*, 1991 p. 92.

64 J. VICENTE REDÓN *et alii*, 1991 pp. 81-129 et P. SILLIÈRES, 2001, pp. 177-180. J.-M. RODDAZ, 2003, p. 160.

65 La description de la maison reprend celle de J. VICENTE REDÓN *et alii*, 1991, pp. 108-112.

66 Voir *infra* pour l'analyse des influences italiques sur les décors.

67 A. BELTRÁN MARTÍNEZ, 1991, pp. 185-188. Le passage vers l'*atrium* se faisait par une des *alae* (n° 10) de moins de 2 m de large et légèrement surélevées, avec une marche formée par une dalle de pierre rectangulaire, dans laquelle il y a un petit creux, qui servait à encastrer l'axe d'un portillon.

68 M<sup>a</sup>. P. GALVE IZQUIERDO, 1991 et P. SILLIÈRES, 2001, p. 180.

69 F. BURILLO MOZOTA, 2001 b, pp. 98-101 ; M. BELTRÁN LLORIS, 1992, pp. 271-273 et P. SILLIÈRES, 2001, p. 180.



une citerne circulaire maçonnée de 4 mètres de profondeur, à proximité de laquelle il y a des traces d'*opus signinum* décoré. Mais il n'est pas possible de déceler les structures adjacentes à cet espace, malgré tout interprété comme un *atrium*, ce qui nous semble un peu prématuré<sup>70</sup>.

Dans l'ensemble, ces maisons témoignent d'une amélioration du cadre de vie des élites, dont la mutation sociale la plus évidente est l'introduction de pièces de réception au sein de la demeure, pièces richement décorées. La cité d'Azaila nous permet de constater que la construction de grandes maisons à patio était réservée à l'élite de la cité, qui ne comprend pas forcément toute l'élite politique, mais peut-être davantage économique. Dans l'ensemble, il s'agit d'initiatives personnelles, qui permirent à ces élites de se positionner avec plus de clarté vis-à-vis du reste de la population. Les pièces de réception devaient en toute logique permettre au maître de maison de recevoir ses pairs, ce qui est conforme à des gouvernements aristocratiques. La prédominance du patio sur l'*atrium* et donc l'absence de la fonction socio-politique de réception des clients de l'*atrium* ne permet pas d'envisager la romanisation des rapports clientélares, rapports qui existaient pourtant d'après les sources littéraires, au moins pendant la deuxième guerre punique. On ne peut donc guère apporter de conclusions sur les évolutions de ces rapports clientélares en fonction de l'évolution mise en avant en ce qui concerne les gouvernements des cités.

En revanche les plans des demeures aristocratiques indiquent une utilisation de la maison qui va au-delà de celle d'une famille cellulaire. Elles intégrèrent de nombreuses pièces à fonction artisanale qui nous permettent d'envisager la présence d'ouvriers dans la maison, voire d'esclaves, le statut de ces personnes ne pouvant être précisé par le seul plan des maisons.

Là encore nous privilégions deux exemples du bassin de l'Èbre, mais la côte méditerranéenne fut également concernée<sup>71</sup>. La maison de La Caridad est un cas unique pour l'instant dans la cité (Planche I)<sup>72</sup>. De part le nombre considérable d'outils retrouvés, on peut penser que le propriétaire était en relation avec

une production métallurgique<sup>73</sup>. Toutefois on peut également envisager que ces outils agricoles témoignent du caractère esclavagiste d'une exploitation pastorale et céréalière, dont les excédents étaient traités dans la maison, où ont été trouvées sept meules. L'essentiel des pièces de la *Casa de Likine* semble avoir eu des fonctions artisanales<sup>74</sup>. Le patio avait plusieurs fonctions, notamment celle de dépôt de vivres et d'outils, ce qui était courant dans les maisons traditionnelles indigènes ou italiennes<sup>75</sup>.

Le caractère esclavagiste d'un propriétaire de *Contrebia Belaisca* peut également être envisagé pour la *domus* de l'époque républicaine (Planche III). Les pièces non résidentielles de la *domus* de *Contrebia Belaisca* entourent les pièces résidentielles. Au nord des pièces n° 4 et 5, il y a un "hangar" (n° 21) de 10 mètres de long, qui a pu servir de magasin ou d'écuries. La zone productive principale (n° 15 à 18) se situait à l'Ouest de l'ensemble et avait un accès par la petite rue (n° 19). Le centre était occupé par un patio carré, à ciel ouvert (n° 15). L'utilisation des pièces n° 13, 14 et 16 reste confuse. Elles devaient permettre l'accès à toute cette partie de la maison et plus concrètement à la grande pièce n° 17-18, où ont été trouvés, entre autres, onze jarres en place. Dans la pièce 7 ouverte sur la rue, les trois pierres de meule de grandes dimensions appuyées sur la paroi et une meule en place permettent d'envisager un usage industriel ou public de ces installations<sup>76</sup>.

Ainsi, cette maison, d'au moins 300 m<sup>2</sup>, intègre la séparation classique des *villae* romaines entre *pars rustica* et *pars urbana*<sup>77</sup>, ce qui laisse penser que le propriétaire avait aussi des ouvriers agricoles et des artisans, mais nous n'avons aucune certitude sur la nature des relations qui existaient entre eux.

En Catalogne, on observe une évolution des bâtiments agricoles vers des fermes imposantes où travaillaient de nombreux ouvriers agricoles, alors que le propriétaire ne vivait pas sur le lieu de production. Ainsi, le site d'El Vilarenc fut occupé par une installation rurale indigène entre les IV<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles (Planche III)<sup>78</sup>. Au I<sup>er</sup> siècle est construit un édifice organisé en deux secteurs : un ensemble de pièces ouvertes sur un patio

70 A. DOMÍNGUEZ ARRANZ ET E.M. MAESTRO ZALDÍVAR, 1994, p. 103-109.

71 On peut prendre l'exemple de Burriac, où se construisit un nouveau type de maison, dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle, pour lequel on utilisait des *tegulae* et dans lequel il y avait des silos, voir O. OLESTI VILA, 2000, p. 65.

72 Le plan d'ensemble des fouilles ne montre pas d'autres maisons à patio central, voir J. VIVENTE REDÓN ET B. EZQUERRA LEBRÓN, 2003, p. 253.

73 F. BURILLO MOZOTA, 1998, pp. 270-273.

74 On se reportera à la description de J. VICENTE REDÓN *et alii*, 1991.

75 P. GROS, 2001, p. 38.

76 Il y a, de plus, un léger creusement au-dessus du niveau du trottoir, qui a pu servir pour transborder le blé et la farine. La construction grossière des murs en briques crues et le sol de terre battue confortent dans l'hypothèse de la fonction de cette pièce, mais il n'y a cependant pas de trace de four à pain.

77 P. SILLIÈRES, 2001, pp. 176-177 souligne l'imprécision des descriptions des auteurs de la fouille et envisage une superficie de peut-être un millier de m<sup>2</sup>.

78 V. REVILLA CALVO, 2000, pp. 257-273 et J. POU I VALLÈS ET V. REVILLA CALVO, 1995, pp. 105-112.

et un portique<sup>79</sup>. Le patio était utilisé pour charger et décharger des chariots. Dans le portique a été trouvé une presse et un petit magasin, qui contenait un *lacus* et des *dolia*. Au Sud, une pièce de grande dimension, avec un pavement de terre battue, a pu servir pour loger les travailleurs. À cette même période correspond l'activité d'un four de potier d'amphores vinaires, de céramiques communes et de matériel de construction. La céramique des niveaux de fondation montre une écrasante proportion de céramiques indigènes. C'est seulement par la suite que se construit un édifice de dimensions plus grandes, avec des pièces résidentielles et un espace thermal, la villa impériale. On peut ainsi caractériser le site d'El Vilarenc à l'époque républicaine comme étant une grande ferme indigène avec des espaces clairement différenciés selon leur fonction, qui montre une influence italique dans les matériaux utilisés, mais qui ne fonctionne pas comme une villa romaine<sup>80</sup>.

Au I<sup>er</sup> siècle, plusieurs fermes indigènes se dotent d'éléments italiques d'architecture, alors que certaines ont un plan qui les distingue nettement des fermes traditionnelles et qui peut être interprété comme une phase transitoire vers le plan plus canonique de la villa romaine<sup>81</sup>.

Trois sites ruraux républicains peuvent se rapprocher de notre conception des *villae* romaines: Can Martí, El Moro et Mas Gusó. Cependant nous ne les détaillons pas ici car les informations disponibles ne sont pas suffisantes pour évoquer le travail agricole et artisanal qui y était effectué<sup>82</sup>. Ces trois cas se situent

dans l'arrière-pays de cités maritimes dynamiques, où la présence romaine s'accroît depuis la fin du II<sup>e</sup> siècle: *Emporion*<sup>83</sup> et *Tarraco*<sup>84</sup>. Le choix de ces sites peut s'expliquer par le dynamisme de ces deux principaux ports du Nord-Est de la péninsule et semble lié à la proximité de la *via Heraclea*. Ce sont en outre, les deux cités pour lesquelles la présence italique est la plus ancienne. Toutefois, ces *villae* demeurent des exceptions. Dans l'intérieur des terres, malgré l'activité de la cité d'*Ilerda*, les fondations d'*Ileso* et d'*Aeso*, on ne note pas encore de signe du phénomène de la villa à l'époque républicaine. La situation est identique dans toute la vallée de l'Èbre.

Ces mutations trahissent cependant des changements dans l'exploitation agricole. O. Olesti note qu'une dizaine de sites républicains sont associés à des fours d'amphores et de céramiques, à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle<sup>85</sup>. La question se pose alors de savoir si cette romanisation partielle des campagnes doit être attribuée à des immigrants italiques ou à des indigènes romanisés. L'absence d'épigraphie latine et le caractère mixte des constructions font pencher en faveur de la deuxième solution<sup>86</sup>. Toutefois l'étude des productions agricoles et de leur commercialisation permet d'envisager une collaboration entre des Italiens et des Hispaniques, qui n'ont pas construit à cette époque de résidence rurale.

Ainsi, les structures sociales indigènes ne sont dans l'ensemble pas bouleversées, mais la promotion des aristocraties au gouvernement de leur cité et l'occasion de travaux urbains ont entraîné une multiplica-

79 R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, p. 288 et O. OLESTI VILA, 1997, p. 73 la considèrent comme augustéenne. V. REVILLA CALVO, 2004, pp. 190-191 pour la description.

80 Le site de Can Balençó (Argentona, Maresme) est un cas similaire. Il y a deux phases de construction, individualisées par un incendie au deuxième quart du I<sup>er</sup> siècle selon les responsables de la fouille (Cooperativa d'Excavacions S.C.C.L., 1992, pp. 155-189) et au milieu du I<sup>er</sup> siècle selon R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, pp. 276-278, la datation proposée repose sur la présence d'amphores *Laietana* 1, mais elle ne peut aller au-delà du fait de la présence de la rareté de la céramique campanienne B de Cales par rapport à la B étrusque et à la A. La deuxième phase d'occupation correspond à une phase hybride entre l'établissement précédent et l'adoption d'un plan méditerranéen avec l'intégration d'un patio à ciel ouvert et de *tegulae* pour la toiture. Pour O. OLESTI VILA, 1997, pp. 77-78, ce n'est qu'un bâtiment destiné à l'habitat, mais il ne tient pas compte de la pièce interprétée comme un espace de stockage avec un *dolium* trouvé *in situ*, voir la description dans R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, p. 277, qui le place dans la catégorie des exploitations rurales ibéro-romaines de plaine. La fin de cette phase est datée du changement d'ère. Les structures de Can Balençó peuvent être interprétées, dans leur première phase comme dans la seconde comme une grande ferme indigène, qui intègre certains éléments liés à l'influence italique dans la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle.

81 R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, p. 291.

82 Pour la villa de Can Martí voir X. AQUILUÉ ET J. PARDO,

1990, pp. 87-100. Voir aussi R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, pp. 283-285. Pour celle de El Moro, voir E. TERRÉ, 1987, pp. 217-224, non consulté, considéré comme peu clair par O. OLESTI VILA, 1997, p. 73, repris ici. R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, pp. 290-291. Pour le site de Mas Gusó voir O. OLESTI VILA, 1997, p. 79-80 d'après J. CASAS, 1996, pp. 166-172. R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, p. 282.

83 La romanisation de l'arrière pays d'*Emporion* semble précoce. Voir J. CASAS I GENOVER, 1989, p. 53, il y a des fragments de stucs peints et une base de colonne appartenant au remplissage d'un silo daté de l'époque républicaine du site de Tolegasos (Viladamat, Alt Empordà). On peut tenir compte de ces indices pour envisager la présence d'une habitation très romanisée, sans pouvoir parler pour autant de villa.

84 J. M. CARRETÉ, S. KEAY ET M. MILLET, 1995.

85 O. OLESTI VILA, 1997, p. 82. Il en déduit que la phase de construction des fours précède celle des *villae*, ce qui revient à dire que la production précède l'installation des propriétaires ou leur enrichissement visible à leur maison.

86 R. JÀRREGA DOMÍNGUEZ, 2000, pp. 293-294 accepte les deux hypothèses. Mais à la page 282, il écrit qu'on ne peut pas mettre la construction de Mas Gusó en relation avec la présence romaine à *Emporion*, qui daterait davantage du milieu du I<sup>er</sup> siècle, mais la cité hellénistique est encore très active à l'époque et les silos sur la zone du forum peuvent être mis relation avec l'administration romaine et la réception des impôts payés par les indigènes. J. TREMOLEDA *et alii*, 1995, pp. 271-307.

tion de grandes demeures où des pièces de réception sont construites alors que la séparation entre les espaces résidentiels et les espaces productifs s'accroît. On peut alors se poser la question des choix effectués par les élites dans les transferts culturels afin de consolider leur position socio-politique dans le cadre de cet habitat, mais également de l'épigraphie.

### III. Affirmations culturelles et influences italiennes

Les élites aristocratiques montrèrent de manière ostentatoire, à partir du dernier quart du II<sup>e</sup> siècle, leur richesse et surtout leur ouverture aux nouveautés venues de la Méditerranée.

Certaines sculptures et certains éléments de construction sculptés sont importés directement d'Italie pour la décoration des nouveaux bâtiments<sup>87</sup>. Cependant, les seuls sites indigènes où ont été découvertes des antéfixes sont ceux de *Tarraco* et de La Corona. À La Corona, a été mise au jour une maison dite "de plan italique", alors que les *imbrices* et les antéfixes trouvés en prospection ont pu appartenir à cette maison, mais nous n'avons pas pu accéder à un plan de cette maison pour confirmer cette appellation<sup>88</sup>. Ce serait alors le seul cas connu pour la région et l'époque. Ce type de décor est par conséquent peu courant en contexte indigène, ce qui s'explique par l'adoption rarissime des toitures faites de *tegulae* et *imbrices*. Toutefois, des ateliers ibériques, qui imitent les modèles italiens, initient leur activité au cours du I<sup>er</sup> siècle<sup>89</sup>.

C'est principalement dans la sphère de la religion, en contexte culturel ou funéraire, que sont utilisées les représentations plastiques. On pense notamment au

monument funéraire sculpté de Sant Martí Sarroca, qui évoque probablement un défunt élevé au rang de héros, principe très couramment représenté dans la religion ibérique, mais où les coiffures sont similaires à celles de l'Italie de la fin du II<sup>e</sup> siècle et du I<sup>er</sup> siècle<sup>90</sup>. Le choix de techniques plastiques gréco-romaines fut fait à Azaila pour matérialiser le culte du temple *in antis*, que nous considérons davantage comme une chapelle<sup>91</sup>. La tenue vestimentaire du cavalier, une toge et une chaussure assimilable au *calceus* des sénateurs, nous intéresse particulièrement dans la compréhension de la représentation de l'identité aristocratique de cette époque<sup>92</sup>. Elle est compatible avec l'identité romaine et elle utilise ses représentations plastiques.

Enfin, les sculptures de El Palao à Alcañiz (des chevaux et une tête), auxquelles on associe les stèles décorées du Bas Aragon, réalisées par un atelier indigène en activité aux II<sup>e</sup> -I<sup>er</sup> siècles, montrent malgré tout que, si on peut envisager une incidence de la domination romaine sur le développement de la sculpture dans cette région, elle peut se réaliser sans aucune influence italienne quant au style<sup>93</sup>. On note là encore que l'identité équestre des élites a dû stimuler le choix de ces représentations.

Si les Italiens ont pu importer certaines de leurs sculptures au profit des élites indigènes, c'est en Hispanie qu'il faut chercher les modèles italiens disponibles aux vues des indigènes pour construire leurs nouvelles maisons. Certes nous ne connaissons pas (pas encore !) de maisons italiennes à *Tarraco*<sup>94</sup> ou à La Cabañeta<sup>95</sup>, mais des modèles hellénistico-italiens se trouvent dans l'*Emporion* grecque, avec des parallèles en Sicile et à Délos<sup>96</sup>. De plus, le modèle

87 I. RODÀ, 1994, p. 325 et M<sup>a</sup>. L. RAMOS SÁINZ, 1994, pp. 344-346.

88 A. FERRERUELA GONZALVO ET J. A. MÍNGUEZ MORALES, 2003, p. 255, présentent juste une photo partielle. ASENSIO, *La ciudad en Aragón*, p. 237, en l'absence de *tegula*, attribue les *imbrices* à une probable canalisation. Mais la découverte des antéfixes permet d'envisager l'existence d'une toiture de type italique.

89 J. M. NOGUERA CELDRÁN, 2003, p. 157.

90 J. M. NOGUERA CELDRÁN, 2003, pp. 177-178 et I. RODÀ, 1998, pp. 269-270. C'est aussi l'interprétation privilégiée dans l'analyse de la statue masculine de La Albelda de Litera (Huesca) : les deux statues fragmentaires de grès, datées entre le III<sup>e</sup> siècle et le I<sup>er</sup> siècle, représentent un personnage masculin et un personnage féminin dénudés et assis, pour une hauteur conservée d'environ 60 cm. voir F. MARCO SIMÓN, 1990, pp. 328-338 et I. RODÀ, 1998, p. 270, qui note une influence stylistique venue de la Narbonnaise.

91 Voir F. BELTRÁN LLORIS, 1976, pp. 155-158 pour une description détaillée des sculptures et pp. 158-166, pour la discussion sur leur interprétation et l'historiographie antérieure. Voir aussi M. BELTRÁN LLORIS, M., A. MOSTALAC CARRILLO ET C. GUIRAL PELEGRÍN, 1995, pp. 30-36., I. RODÀ 1990, pp. 71-90 et W. TRIMLLICH, 1990, pp. 37-50. Elles furent importées d'Italie selon M. Beltrán et fabriquées dans la péninsule Ibérique, selon Cl.-J. NONY, 1969 et I. Rodà.

92 Selon la théorie de Cl.-J. NONY, 1969, pp. 5-26, ces statues représentent un héros équestre couronné par Nike. F. BELTRÁN LLORIS, 1976, pp. 164-166. La théorie de F. BELTRÁN LLORIS, 1976, pp. 160-163, qui identifie l'homme avec Q. Iunius Hispanus, lieutenant de César, qui officia pour lui en Gaule en 54, ne convient pas avec la nouvelle chronologie de la destruction du site, pendant la guerre contre Sertorius, proposée dans M. BELTRÁN LLORIS, 1984, pp. 125-152. Depuis, il n'a pas été fait d'autres interprétations. Nous ne pensons pas raisonnable, à l'heure actuelle, de proposer d'autres identifications. Quoi qu'il en soit, elles s'assimilent au principe d'héroïsation.

93 F. MARCO SIMÓN, 1978 et J. A. BENAVENTE, F. MARCO SIMÓN ET P. MORET, 2003, pp. 234-237, voir notamment p. 237 pour les parallèles envisagés avec la sculpture celte.

94 À *Tarraco*, une grande maison fut construite à la fin du II<sup>e</sup> siècle, pour laquelle nous n'avons pas de plan, mais dont la décoration des murs semble très luxueuse et dans laquelle a été trouvée un petit autel du culte des Lares.

95 Aucune construction privée n'a encore été mise au jour sur ce site. Voir M. GÜELL, J. DÍLOLI ET L. PIÑOL, 1993, pp. 110-111.

96 P. GROS, 2001, pp. 137-141. M. SANTOS RETOLAZA, 1991, pp. 19-34 et M. SANTOS RETOLAZA, 1998, pp. 555-566.

romain *stricto sensu* n'était pas absent de l'Hispanie septentrionale, on le trouve sur la colline d'*Emporiae*; la *domus* n° 1 " Casa Villanueva ", dans sa première phase datée du début du I<sup>er</sup> siècle, répond parfaitement au schéma des maisons à *atrium*, tétrastyle dans un premier temps, corinthien à 6 colonnes autour de l'*impluvium* dans un deuxième temps<sup>97</sup>.

La maison de La Caridad a le type de patio des maisons hellénistiques, un grand patio généralement décentré avec portiques, et les décorations et les principes de l'axialité des maisons italiques<sup>98</sup>. Cependant, l'*atrium* demeurant une des composantes de l'identité aristocratique romaine, le propriétaire de la *Casa de Likine* a privilégié une interprétation locale des schémas architecturaux de l'époque, similaire à la mixité de plans observés dans la *Neapolis* d'*Emporion*. Il n'y a pas dans sa démarche une volonté identificatrice à la *romanitas*, mais davantage une exposition de sa richesse et de son ouverture vis-à-vis des cultures méditerranéennes.

Les trois maisons aristocratiques d'Azaila ne présentent pas de trace d'un *impluvium* et donc d'un *atrium* (Planche II)<sup>99</sup>. Par conséquent, on ne peut pas les considérer de type italique. Seule la cour de la maison 8 A/B avait peut-être un portique, ce qui la rapproche des schémas hellénistiques, mais cette cour ne distribuait que trois pièces sur le côté méridional et une grande pièce totalement ouverte sur la cour, qui a pu avoir la fonction d'un *tablinum*. De plus, le vestibule de la maison 5C n'est pas dans l'axe du patio et les trois pièces opposées sont oblongues, avec une largeur d'environ un mètre pour la pièce centrale, ce qui la distingue très nettement d'un *tablinum*. Seule la maison 2D a une pièce dans l'axe du patio et du vestibule, mais le patio ne dessert apparemment pas les pièces orientales. Par conséquent, ce sont des demeures aristocratiques qui s'organisent autour d'un patio, ce qui est propre à une évolution méditerranéenne des maisons traditionnelles et ne préjuge aucunement d'une forme de romanisation des modes de vie dans le cadre domestique<sup>100</sup>.

La "Casa de las Rosetas" de l'*insula* du Círculo Católico de Huesca est indubitablement une grande maison aristocratique, mais son caractère italique est très incertain (Planche IV)<sup>101</sup>. Les pièces s'orientent bien autour d'un espace (b), mais il n'est pas déterminé: pièce ou patio? En tout cas ce n'est pas un *atrium*. S'il n'y a que l'entrée sur la rue Nord, l'axialité avec la pièce principale (c) n'est pas respectée et le principe de la façade sur le petit côté du rectangle non plus. Si l'entrée se faisait par l'Est, dans l'axe du possible *tablinum*, il n'y aurait pas un accès direct vers le patio.

L'allure générale de la partie conservée de la maison républicaine de Botorrita ne correspond pas aux schémas canoniques de la maison hellénistique. L'accès par la partie privée, notamment par un corridor desservant des chambres, est anormal, mais il est possible qu'il y ait eu une autre entrée, principale, pour accéder plus directement à l'éventuel *atrium*, espace très partiellement conservé de la maison<sup>102</sup>.

Ainsi, dans l'ensemble, les maisons mises au jour dans la moyenne vallée de l'Èbre et sur la côte méditerranéenne ne sont pas des *domus* strictement italiques. Il est plus raisonnable de les qualifier de grandes demeures aristocratiques qui s'approprient certains éléments hellénistico-italiques. Les innovations architecturales ont permis aux élites de se rapprocher au moins en apparence des modes de vie des Romains, ce qui explique le succès des décors italiques.

Malgré l'allure hellénistico-italique des constructions indigènes décrites ci-dessus, les techniques de construction employées à l'époque républicaine demeurent très traditionnelles. La seule innovation technologique attribuable à une influence italique est l'utilisation de plus en plus courante entre la fin du II<sup>e</sup> siècle et l'époque augustéenne de *tegulae* et d'*imbrices* dans des sites ruraux de Catalogne<sup>103</sup>. Dans ces sites apparaissent aussi des sols en *opus signinum* dont le succès semble là généralisé à l'ensemble de l'Hispanie septentrionale et centrale<sup>104</sup>.

La *Casa de Likine* à La Caridad offre un bel échan-

97 E. SANMARTÍ I GREGO ET M. SANTOS I RETOLAZA, 1989, pp. 292-309: dans une deuxième phase, datée du milieu du I<sup>er</sup> siècle, la maison se dote d'un grand jardin à péristyle.

98 J. VICENTE *et alii*, 1991, pp. 107-108 et P. SILLIÈRES, 2001, p. 177 qui insiste sur la diffusion du modèle délien dans tout le bassin méditerranéen.

99 Pour les descriptions on se reportera à M. BELTRÁN LLORIS, 1976, p. 145-146. M. BELTRÁN LLORIS, 1991, pp. 132-133.

100 Voir A. GORGUES, 2005, pp. 464-476, qui propose notamment l'identification des espaces carrés aveugles de ces maisons avec des greniers sur plancher suspendu et dans l'ensemble insiste sur les permanences des fonctions domestiques et agricoles dans les structures de ces maisons.

101 M<sup>a</sup>. N. JUSTE ARRUGA, 1994, pp. 151-158.

102 A. BELTRÁN MARTÍNEZ, 1991, p. 188.

103 À Can Rossell (Llinars, Vallès Oriental), une ferme, datée

entre les années 125 et 30, a un de ses sols en *opus signinum* décoré. On retrouve également des enduits de chaux, d'abondants fragments de *tegula* et un système sophistiqué de piltres en plomb dans le patio. Ces éléments de type italique contrastent avec la construction des murs, qui suit une tradition locale. Voir O. OLESTI VILA, 1997, pp. 76-77. R. JÀRREGA, 2000, p. 280.

104 J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, pp. 165-192 et M. E. LAKE, 1930, pp. 7-159 ; M. L. MORRIGONE, 1971. D'après VITRUVÉ, *De Architectura*, VII, 6, 14 "à la mode des Grecs" et PLINÉ N.H., 35, 46, 164. On appelle improprement "*opus signinum*" les sols préparés avec un mortier composé de chaux, sable et des fragments de céramiques broyés, parfois décorés de tesselles blanches ou noires, alors que Vitruve réserve cette appellation pour les parois étanches des thermes ou des citernes. Par commodité, nous conservons ici cette appellation.

tillonnage des sols construits à cette époque dans une maison indigène de plan hellénistico-italique. Elle avait trois types de sols. Les sols de terre, avec une variante de terre compacte, se retrouvent dans douze pièces et dans le patio. La majeure partie des sols est donc construite selon une technique traditionnelle. Le deuxième type de sol se compose de mortier<sup>105</sup>. Les pavements d'*opus signinum* constituent le troisième type. On le trouve dans les pièces n° 1 et n° 4.

Le pavement de la pièce n° 1, le plus important de la maison, recouvre 6,52 m sur 9,05 m et occupe complètement la pièce. Le schéma est complexe mais équilibré<sup>106</sup>. Les motifs représentés correspondent aux motifs de la majorité des sols en *opus signinum* décoré de la même époque : les réticulés de losanges, les méandres de svastikas, les tesselles blanches dispersées, le rinceau de feuilles de lierre et les grandes rosaces centrales placées dans un carré, dont les angles sont agrémentés de feuilles de lierre, de dauphins, des rosettes et plus spécifiquement à La Caridad, de demi-lunes, de poissons et de volutes. Le décor le plus remarquable de la *Casa de Likine* est la couronne de feuilles et de tiges de lierre, motif fréquent dans la peinture murale, qui semble caractéristique également des pavements de *signinum* de la vallée de l'Èbre, puisqu'on le trouve aussi dans le *triclinium* de la maison de *Salduie*<sup>107</sup>. Il faut ajouter à cette liste les petites rosettes de quatre ou six pétales que l'on trouve notamment à Huesca<sup>108</sup> et à El Castillo de Chalamera<sup>109</sup> et une forme d'écaille qui couvrait le sol du temple d'Azaila<sup>110</sup>. Mais, dans l'ensemble, ces décors sont similaires aux motifs employés à Rome à la même époque<sup>111</sup>.

La carte de répartition des sols en *opus signinum* montre clairement une forte concentration en Hispanie septentrionale et centrale, notamment à *Emporion*, dans la région de *Baetulo*, à *Tarraco*, à *Saguntum* et dans la vallée de l'Èbre (Carte 1)<sup>112</sup>. Il n'y a donc aucune incidence des aires ethniques sur cette répartition, la culture d'origine n'influe pas sur la réception de

cette influence italique<sup>113</sup>. Les découvertes se situent essentiellement dans des contextes du dernier quart du II<sup>e</sup> siècle-début du I<sup>er</sup> siècle, période qui correspond à la diffusion de ce décor en Italie. On peut envisager sans risque que des artisans itinérants arrivés en Hispanie septentrionale pour les besoins des Grecs d'*Emporion* ou des Italiens de la côte, s'installèrent alors et, par la suite, offrirent leurs services aux élites indigènes. *Tarraco* et La Cabañeta ont pu jouer un rôle de transition entre la côte et la vallée de l'Èbre, ce qui explique la concentration exceptionnelle d'*opera signina* décorés trouvés dans cette région, alors qu'ils sont pratiquement absents du Sud de la péninsule. Dans un second temps, la technique a pu être adoptée par des artisans indigènes: son succès certain entre le Jalón et le Guadalupe et la mention d'artisans originaires d'*usekerte-Osicerda* et de *Bilbilis* sont des arguments fiables pour envisager la localisation d'ateliers de fabrication dans cette région. Les sols en *opus signinum* décoré sont donc une technique totalement appropriée par les Ibères et les Celtibères<sup>114</sup>. Ils ne doivent pas être systématiquement interprétés comme un signe de la romanisation d'une population, qui peut avoir eu recours à cette technique italique sans avoir de contact direct avec un Italien<sup>115</sup>.

Du fait de leur fragilité, le stuc et les peintures murales ont normalement laissé moins de traces que les sols en *opus signinum*. Le principe même, revêtir les murs d'enduit, n'était pas étranger aux constructions indigènes du début du II<sup>e</sup> siècle<sup>116</sup>. Toutefois à la fin de ce siècle, certains murs sont peints selon les canons italiques du premier style pompéien. Ces peintures italiques agrémentent des maisons aristocratiques à *Tarraco*<sup>117</sup>, à *Contrebia Belaisca*<sup>118</sup>, dans la *villa* de Can Martí (Vallès oriental)<sup>119</sup>, probablement à Azaila<sup>120</sup> et à La Caridad. Là encore, la *Casa de Likine* nous permet d'observer l'utilisation conjointe de revêtements muraux traditionnels et ceux d'influence italique<sup>121</sup>. La majorité des murs sont revêtus d'un enduit d'argile. Le mur est alors de couleur verdâtre et

105 Pièce n° 13, un *cubiculum*, et pièce n°7. La surface est peinte en rouge, et ainsi offre un aspect similaire aux pavements d'*opus signinum*.

106 J. VICENTE *et alii*, 1991, pp. 81-129.

107 M<sup>a</sup>. P. GALVE IZQUIERDO, 1991, pp. 206-208.

108 M<sup>a</sup>. N. JUSTE ARRUGA, 1994, pp. 152-153.

109 J. A. ASENSIO ESTEBAN, 1995, pp. 227-230.

110 J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, p. 199.

111 J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, p. 183 et P. SILLIÈRES, 2001, p. 183 et M.L. MORRIGONE, 1971.

112 La mention d'*opus signinum* à Osma-Uxama est douteuse, voir J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, pp. 169-170 et note 14.

113 F. BURILLO MOZOTA, 1998, p. 265.

114 Pour J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, p. 184, il était impossible qu'un artisan local ait reproduit la technique et les décors des mosaïques italiques dans ces *opera signina*

contemporains de ceux italiques. Mais l'auteur a écrit son article avant les découvertes de La Caridad et d'Andelos.

115 On peut prendre l'exemple du site de Castillejo de la Romana où les constructions sont modestes et traditionnelles, mais où des tesselles d'*opus signinum* ont été trouvées, voir J. A. ASENSIO ESTEBAN, 1995, pp. 222-227 et J. A. LASHERAS CORRUCHAGA, 1984, p. 172 qui cite également le cas de La Bovina de Vinaceite (Teruel).

116 Les fouilles récentes de *Segeda I* au Poyo de Mara ont mises au jour des murs revêtus de stuc.

117 M. GÜELL, J. DILOLI ET L. PIÑOL, 1993, pp. 110-111.

118 A. BELTRÁN MARTÍNEZ, 1991, pp. 185-186.

119 X. AQUILUÉ ABADÍAS ET J. PARDO, 1990, pp. 87-100.

120 C. GUIRAL PELEGRÍN ET A. MOSTALAC CARRILLO, 1992, pp. 123-153. Les peintures et les corniches d'Azaila proviennent soit de l'acropole, soit du fossé Sud.

121 J. VICENTE REDÓN *et alii*, 1991, pp. 100-102.

de superficie irrégulière. Le deuxième type de revêtement est un mortier de chaux peint selon le premier style pompéien, qui se trouve dans les pièces pavées de mortier ou d'*opus signinum*.

C. Guiral et A. Mostalac ont remarquablement expliqué en quoi les décors des *cubicula* de la maison de la Caridad comme de celle de Botorrita sont conformes aux canons romains. Ils ont également démontré que contrairement aux principes italiens, les peintres et les mosaïstes ne travaillèrent pas ensembles<sup>122</sup>. De plus, dans la première moitié du I<sup>er</sup> siècle, le deuxième style pompéien est très mal représenté en Hispanie septentrionale et centrale, alors que de nombreux sols en *opus signinum* sont datés de cette période. Ce décalage confirme l'hypothèse d'ateliers indigènes spécialisés dans l'*opus signinum*, alors que les peintres italiens durent se faire plus rares<sup>123</sup>. En revanche, les décors des constructions postérieures aux guerres civiles montrent enfin l'apparition du deuxième style pompéien en Hispanie septentrionale et centrale: de nouveau, des peintres italiens immigrent à l'occasion du programme colonial de César ou de ses successeurs.

Ces mêmes élites n'adoptèrent pas à leur profit le support épigraphique directement hérité des pratiques italiens: les sols en *opus signinum*. C'est dans le bassin de l'Èbre que sont situées les deux inscriptions sur sol en *opus signinum* en écriture ibérique. La première inscription ibérique sur *opus signinum* fut mise au jour en 1984 lors des fouilles de la *Casa de Likine*, dans le probable *oecus*<sup>124</sup>. L'aspect formel de cette inscription est très similaire à celle de La Cabañeta. Elle est complète et sa lecture ne pose pas de difficultés. Elle est composée de trois mots ibères séparés les uns des autres par un point en position centrale: *likinete.ekiar.usekerteku*. La traduction couramment admise est: "likine, de usekerte, (l'a fait ou) l'a fait faire". La découverte de la seconde inscription sur sol en *opus signinum* trouvée en 1990 à Andelos en

Navarre: *likine-abuloraune-ekien-bilbiliars*, a renforcé l'hypothèse d'un *likine* artisan mosaïste<sup>125</sup>. *abulo-* est interprété comme un deuxième nom, propre à l'onomatopée celtibère. La présence de deux artisans sur une même mosaïque permet plusieurs hypothèses que nous ne développons pas ici<sup>126</sup>. Enfin le dernier mot indiquerait l'origine, "de Bilbilis", la cité celtibère<sup>127</sup>. Si l'influence italienne, quant au support et à l'allure générale de l'inscription, ne fait aucun doute, le fait de mentionner l'artisan et non le propriétaire parle en faveur d'une transmission de compétences italiennes et d'une appropriation de cette pratique épigraphique si l'artisan est bien un indigène<sup>128</sup>.

Le point essentiel de ces découvertes demeure la connaissance d'un ou de plusieurs artisans spécialisés dans la fabrication de l'*opus signinum*, installé(s) dans la moyenne vallée de l'Èbre et à l'origine, peut-être avec d'autres, du succès de ce type de décoration dans une zone étendue à tout le bassin de l'Èbre, qui est donc directement attribuable à l'influence italienne. L'originalité par rapport au modèle se situe dans le fait d'y placer la signature de l'artisan. Les élites n'ont pas utilisé, comme le firent par exemple les élites grecques d'*Emporion*, ce support pour leur auto-représentation. Elles ont préféré comme support la pierre.

Certains traits de l'épigraphie latine sont empruntés par les élites dans leurs épigraphies. Certes, les mutations graphiques ou décoratives peuvent relever des lapidaires. En revanche, les choix faits en ce qui concerne la composition du texte sont seuls attribuables au commanditaire. Le principe même de l'inscription funéraire semble antérieur à la présence romaine<sup>129</sup>. Dans un article précédent, je me suis déjà penchée sur la part des influences latines sur les inscriptions funéraires<sup>130</sup>. Je ne ferais ici qu'en replacer les conclusions dans le cadre de cet article. Il faut en premier lieu insister sur le fait qu'aucune inscription dite funéraire sous la domination romaine n'a été retrouvée en contexte funéraire. Il faut donc toujours garder présent à

122 C. GUIRAL PELEGRÍN et A. MOSTALAC CARRILLO, 1993, pp. 368-370.

123 C. GUIRAL PELEGRÍN et A. MOSTALAC CARRILLO, 1993, pp. 389-391 : rien pour le moment ne nous indique une maîtrise de la peinture de type italienne par des artisans indigènes. L'absence du deuxième style pompéien en Hispanie septentrionale avant la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle peut aussi s'expliquer par un retard dans sa diffusion.

124 J. VICENTE REDÓN et alii, 1993, pp. 747-772. J. GÓMEZ PALLARES, 1989, pp. 245-249.

125 C'est la transcription de M<sup>a</sup>. A. MEZQUÍRIZ IRUJO, 1992, pp. 365-367, choisie aussi par J. VELAZA FRÍAS, 1996, p. 53. J. UNTERMANN, 1995, pp. 127-129, propose: *likine-abuloraune-ekien-bilbiliars*.

126 MLH, IV, K. 5. 3; J. VICENTE REDÓN et alii, 1993; J. GORROCHATAGUI, 1995, pp. 194-197; P. SILLIÈRES, 2001, p. 184; J. De Hoz a récemment repris le sujet dans une conférence à l'Université de Toulouse, un article doit paraître dans la revue *Pallas*.

127 J. UNTERMANN, 1995, p. 254, *abulo-* ne peut pas être le nom du père de *likine*: ce serait donc un deuxième personnage. Les suffixes accolés indiqueraient "avec l'assistance de". *Ekien* appartient au même registre que *ekiar*, il s'agit peut-être d'une forme au pluriel. Entre *Oscierda* et *Bilbilis*, il peut y avoir eu une maison mère et une succursale ou un déplacement de l'artisan *likine*. Voir également J. DE HOZ, 1995 b, p. 74. Il rappelle aussi les cas osques qui mentionnent les magistrats chargés de faire l'ouvrage public et dans un cas l'artisan lui-même.

128 C'est la conclusion sur le sujet de F. BELTRÁN LLORIS, 2003, p. 185, qui rappelle que, dans l'épigraphie latine, les inscriptions sur *opus signinum* évoquent soit le propriétaire, soit l'évergète. Il y a aussi de nombreuses formules de salutation ou de mise en garde.

129 J. DE HOZ, 1995 b, p. 60, fut le premier à émettre l'hypothèse d'une épigraphie funéraire ibérique antérieure à la présence romaine.

130 N. BARRANDON, 2003, pp. 199-237.

l'esprit que ce que l'on appelle une inscription funéraire ne répond qu'à une hypothèse. L'influence latine la plus évidente est formelle comme par exemple le choix du marbre comme support à *Emporion*<sup>131</sup>. Certains lapidaires diffusèrent également la séparation systématique des mots à l'aide d'un point et parfois même de symboles typiquement latins comme la croix de Saint-André ou un losange biseauté. On note cependant qu'à la différence des inscriptions latines, les textes des inscriptions en ibère et celtibère peuvent être centrés et qu'un nombre relativement important, en pays valencien, a des lignes de guidage. Le choix de la stèle contraste avec les plaques majoritaires dans l'épigraphie latine d'Hispanie Citérieure. Ce choix, si on tient compte des nombreuses stèles anépigraphes, relève des pratiques culturelles indigènes. Les stèles ne présentent pas de décors romains. Les formulaires majoritairement très simples (nom du défunt) ne peuvent être attribués à une influence latine étant la logique de l'objet lui-même. En ce qui concerne les formulaires plus complexes, présents seulement en Ibérie, les incertitudes sur cette langue rendent encore hasardeuse l'interprétation de la romanisation, mais elle peut être envisagée.

Si on a une approche cartographique de la question, on peut expliquer le nombre important de stèles funéraires trouvées dans les zones rurales de l'Édétanie par l'influence de *Saguntum*, qui mélange tradition ibérique et influence latine<sup>132</sup>. L'origine de cette influence n'est pas attribuable à une épigraphie italique spécifique à la cité et peut être recherchée à *Tarraco*, mais aussi et surtout dans le Sud de l'Hispanie, dans lequel elle s'intègre culturellement avant la conquête<sup>133</sup>. Plusieurs stèles de Catalogne semblent d'inspiration italique. C'est, en effet, sur la côte catalane, que les influences italiques, notamment en ce qui concerne la forme des supports, sont les plus notables. Cela correspond à la répartition des inscriptions latines, essentiellement à *Emporion* et *Tarraco*. Les influences italiques ont pu ensuite se diffuser ponctuellement dans les régions de l'intérieur, pas forcément par contact avec des Italiens, mais davantage avec des Ibères de *Tarraco*, *Emporion* ou *Saguntum*<sup>134</sup>. En revanche, l'épigraphie honorifique sur plaque résulte clairement

des influences grecques, puis latines. Elle concerne les cités indigènes les plus dynamiques de la côte, et ce indépendamment de la présence italique.

Par conséquent, les inscriptions funéraires indigènes ne sont pas un calque servile des inscriptions latines; certains de leurs traits, notamment les plus formels sont appropriés par les indigènes, mais elles doivent être considérées comme une expression personnelle de leurs modes de représentation sociale<sup>135</sup>.

### Conclusión

Les élites, lors de la soumission définitive à l'autorité romaine et après les règnes des derniers monarques, apparaissent comme membres d'un conseil aristocratique ou comme magistrats de leur cité. On note que la représentation des assemblées populaires n'existe pas, contrairement à celle des aristocrates. On les retrouve dans les documents officiels. Ces élites équestres s'affichèrent également dans les représentations plastiques. Elles trouvèrent dans la réception des influences italiques un moyen nouveau de se démarquer du reste de la population par l'expression visible de leur richesse et de leur pouvoir. Ces élites stimulèrent également une monumentalisation partielle de leur cité, notamment dans les territoires ibériques. Leur rôle est donc marqué dans l'épigraphie monumentale, qui prend une certaine ampleur certainement à partir de 133, quand la paix permet d'entreprendre ces travaux monumentaux. La présence des autorités romaines et des Italiens a pu offrir, alors, des modèles à ce processus, mais il demeure d'initiative indigène et les influences latines touchent davantage la forme que le fond. Certaines cités tirèrent leur épingle du jeu de la provincialisation et devinrent attractives. Les élites s'approprièrent alors chacune à leur façon des principes hellénistiques et italiques afin de favoriser leur autoreprésentation.

On peut établir un certain parallèle entre les cités de la moyenne vallée de l'Èbre et les cités de la côte méditerranéenne dans le développement d'une épigraphie de prestige et dans la construction de maisons aristocratiques. L'influence méditerranéenne, qu'elle ait été véhiculée par des Italiens ou par des Ibères, se lit

131 Nous avons aussi six inscriptions funéraires dites sur marbre noir, trois trouvées à Sagonte et trois à Alcalá de Chivert, hors contexte archéologique. Elles sont toutes perdues, au moins depuis l'époque de Hübner. Il est possible que ce "marbre noir" fût plutôt un calcaire sombre. J. VELAZA FRÍAS, 2001, pp. 235-239.

132 F. ARASA I GIL, 1997, pp. 93-99.

133 La culture des habitants de *Saguntum* avait de nombreux points communs avec celle des Ibères d'Ultréieure, voir par exemple le taureau sculpté présenté dans C. ARANEGUI GASCÓ, 2004, pp. 53-57.

134 F. BELTRÁN LLORIS, 2003, pp. 186.

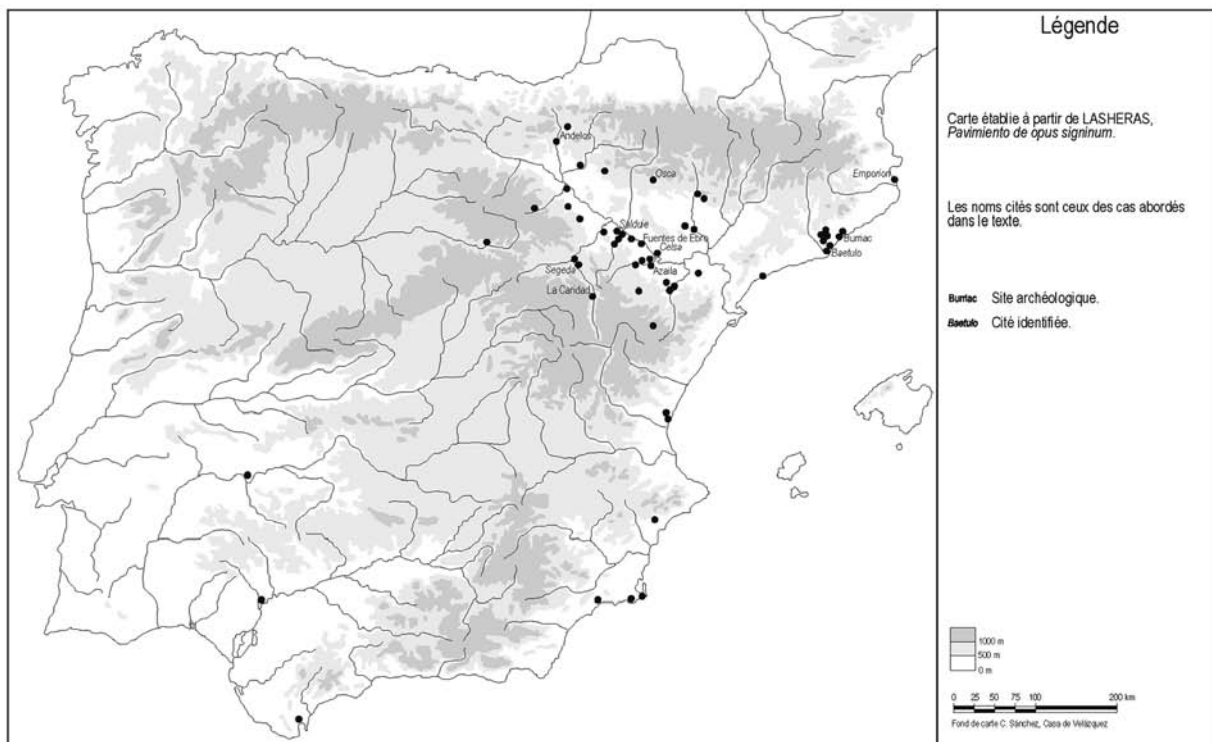
135 F. BELTRÁN LLORIS, 2003, p. 182 et J. VELAZA FRÍAS, 2002, p. 62: "No parece lógico hablar más de una "romanización" epigráfica en el sentido de la imposición por parte de los romanos de un modo de autorrepresentación escrita, sino que -aun cuando hayan de analizar los hechos en particular-hay lugares en los que una determinada elite, seguramente dominante y en connivencia con los nuevos dueños de la situación, busco en la expresión escrita en ibérico un elemento de autorrepresentación y de afirmación de las propias tradiciones". Cependant, il pense que les formulaires funéraires répondent voir quasiment copient les formulaires latins. Ces deux conclusions nous semblent contradictoires.

jusque dans le bassin moyen de l'Èbre. Le rôle d'*Emporion* fut certainement primordial dans ce processus. Les Italiens prirent le relais des Grecs et c'est l'épigraphie latine qui influença les épigraphies ibériques et celtibériques, comme ce sont les canons esthétiques italiques qui se diffusèrent très progressivement dans la construction. Les habitants de *Tarraco* ont dû jouer alors un rôle prépondérant, mais la part du gouverneur, de ses scribes et des soldats doit être envisagée. La situation de *Saguntum*, et par extension celle de l'ensemble de l'Édétanie, est quant à elle assez exceptionnelle. La cité alliée bénéficiait à la fois d'un contact ancien et développé avec les Romains, ce qui favorisa la romanisation de ses élites, mais elle a pu trouver ses modèles aussi dans le Sud de la péninsule.

Au sein de la cité, si la présence d'espaces productifs dans les maisons aristocratiques est antérieure à la présence romaine, elle devint plus courante à une époque où les aristocraties sont au pouvoir. Ces espaces se distinguèrent davantage des espaces résidentiels par l'adoption massive pour ces derniers de décors italiques. Des principes méditerranéens sont également partiellement intégrés dans les plans de ces maisons. Toutefois, seule l'introduction de pièces de réception richement décorées relève réellement d'une mutation significative pour l'identité aristocratique: on

s'affiche alors auprès de ses pairs selon les goûts romains. Dans l'ensemble, les transferts culturels coexistent toujours avec une tradition indigène qui n'est pas reniée: les nouvelles constructions, comme les textes épigraphiques, ne sont jamais strictement romains. À l'époque républicaine, les élites indigènes n'abandonnèrent pas leur spiritualité, ni leur écriture et leur langue. Ce qui n'empêche pas certains membres de ces élites de s'initier au latin, voire d'obtenir la citoyenneté romaine. Les critères de la romanité selon Strabon, parler latin et vivre comme les Romains, sont alors contemporains de la persistance de traits culturels profondément indigènes: on peut parler de cultures hybrides.

Dans un premier temps, la conquête imposa de nouvelles données politiques et économiques, les aristocraties locales accédèrent ou confortèrent leur pouvoir. Le processus d'affirmation des élites aristocratiques indigènes se fit ensuite en deux étapes. Entre 133 et l'époque de César, seules les cités et les élites coopératrices purent, grâce aux transferts culturels depuis l'Italie dans les domaines de l'épigraphie, de l'architecture et des décors, affirmer leur suprématie locale, sans perdre leur identité. Ensuite, avec les promotions césariennes, ces mêmes élites furent intégrées dans la société romaine provinciale.



Carte 1. Répartition de l'*opus signinum* décoré dans la péninsule Ibérique.

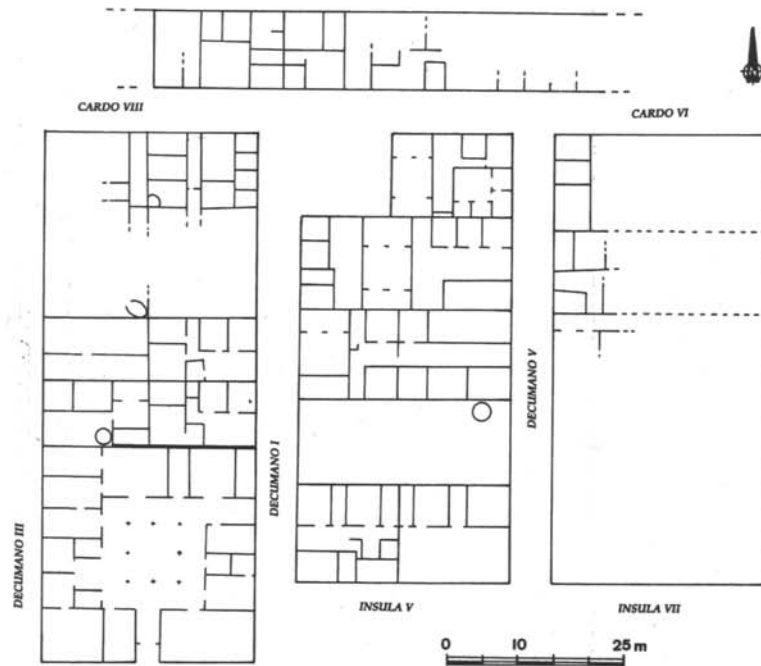


## Bibliographie

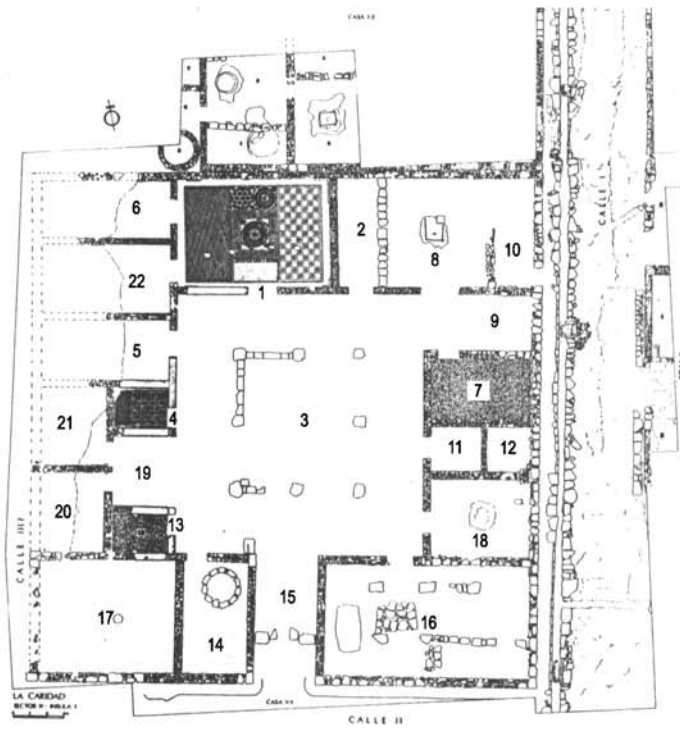
- ABASCAL PALAZÓN, J. M. (2002): " Téseras y monedas. Iconografía zoomorfa y formas jurídicas de la Celtiberia", *Palaeohispanica*, 2, 2002, pp. 9-35.
- ADRADOS, F. R. (1976): "Aportaciones a la interpretación del bronce de Botorrita", dans *Actas del I coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica*, F. Jordá, J. De Hoz et L. Michelena (éd.), Salamanque, 1976, pp. 25-47.
- ALFÖLDY, G. (1977) "L'onomastique de Tarra-gone", dans *Colloques internationaux du C.N.R.S.*, N° 564.- *L'Onomastique latine*, Paris, 1977, pp. 294-295.
- ALMAGRO BASCH, M. (1952): *Las inscripciones ampuritanas griegas, ibéricas y latinas*, Barcelone, 1952.
- AQUILUÉ X. ET J. PARDO (1990): "La vil.la romana de Can Martí (Samalús, Vallès Oriental)", *Cypsel*, 8, 1990, pp. 87-100.
- AQUILUÉ ABADÍAS, X. ET J. VELAZA FRÍAS (2001): "Nueva inscripción ibérica ampuritana", *Palaeohispanica*, 1, 2001, pp. 277-289.
- ARANEGUI GASCÓ, C. (2004): *Sagunto. Oppidum, emporio y municipio*, Barcelone, 2004.
- ARASA I GIL, F. (1997): "Aproximació a l'estudi del canvi lingüístic en el període ibero-romà (segles II-I a.C.)", *Arse*, 28-29, 1997, p. 83-107.
- ASENSIO ESTEBAN, J. Á. (1995): *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón*, Saragosse, 1995.
- BARRANDON, N. (2003): "La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques", *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle Série*, 33 (1), Madrid, 2003, pp. 199-237.
- BAYER, W. (1999): "Botorrita I. Semantische und etymologische Interpretationen. Ein Beitrag zu den Deutungsmöglichkeiten der Inschrift", *Veleia*, 16, 1999, pp. 109-135.
- BELTRÁN LLORIS, F. (1996): "*U'seisu aiankum tauro no era binti's*. Una nota de lectura sobre la cara B de Botorrita 1", dans *La Hispania prerromana*, F. Villar et J. Dencarnação (éd.), Salamanque, 1996, pp. 53-63.
- BELTRÁN LLORIS, F. (2003): "La romanización temprana en el valle medio del Ebro (siglos II-I a.E.): una perspectiva epigráfica", *AEA*, 76, 2003, pp. 179-191.
- BELTRÁN LLORIS, F. (2004 a): "Nos celtis genitos et ex Hiberis. Apuntes sobre las idendidades colectivas en Celtiberia", dans *Identidades étnicas - Identidades políticas en el mundo prerromano hispanico*, G. Cruz Andreotti et B. Mora Serrano (éd.), Malaga, 2004, pp. 87-143.
- BELTRÁN LLORIS, F. (2004 b): "Cultura escrita, epigrafía y ciudad en el ámbito paleohispánico", dans *IX Coloquio Internacional sobre Lenguas y culturas paleohispánicas*, Barcelone 20-24 octubre 2004, à paraître.
- BELTRÁN LLORIS, F., J. DE HOZ et J. UNTERMANN (1996): *El tercer bronce de Botorrita (Contrebia Belaisca)*, Saragosse, 1996.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1976): *Arqueología e historia de las ciudades antiguas del cabezo de Alcalá de Azaila (Teruel)*, Saragosse, 1976.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1984): "Nuevas aportaciones a la cronología de Azaila", *BMZ*, 3, 1984, pp. 125-152.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1991): "La colonia Celsa", dans *La casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, pp. 132-133.
- BELTRÁN LLORIS, M. et A. MOSTALAC CARRILLO (1996): "La casa romana en Hispania, estado de la cuestion", dans *La maison urbaine d'époque romaine en Gaule narbonnaise et dans les provinces voisines (Avignon 1994)*, Avignon, 1996, pp. 61-67.
- BELTRÁN LLORIS, M., A. MOSTALAC CARRILLO ET C. GUIRAL PELEGRÍN (1995): *Azaila: nuevas aportaciones deducidas de la documentación inédita de Juan Cabré Aguiló*, Saragosse, 1995.
- BELTRÁN MARTÍNEZ, A. (1987): "Los asentamientos ibéricos ante la romanización en el Valle del Ebro: los casos de Celsa, Azaila y Botorrita", dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, 1987, pp. 101-109.
- BELTRÁN MARTÍNEZ, A. (1991): "Las casas del poblado de Contrebia Belaisca. Planteamiento de problemas y estado de la cuestión", dans *La casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, pp. 181-202.
- BELTRÁN, A., et A. TOVAR (1982): *Contrebia Belaisca (Botorrita, Zaragoza). I. El bronce en alfabeto " ibérico " de Botorrita*, Saragosse, 1982.
- BENAVENTE, J. A., F. MARCO SIMÓN ET P. MORET (2003): "El Palao de Alcañiz y el Bajo Aragón durante los siglos II y I a.C.", *AEA*, 76, 2003, pp. 231-246.
- BIRKS, P., A. RODGER ET J. S. RICHARDSON (1985): "Further aspects of the *tabula Contrebiensis*", *JRS*, 74, 1985, pp. 45-73.
- BURILLO MOZOTA, F. (1992): "Substrato de las etnias prerromanas en el valle del Ebro y Pirineos", *Complutum*, 2-3, 1992.
- BURILLO MOZOTA, F. (1998): *Los Celtíberos, Etnias y estados*, Barcelone, 1998.
- BURILLO MOZOTA, F. (2001 a): "Etnias y poblamiento en el área ibérica del Valle medio del Ebro: Sedetanos y Edetanos", dans *Entre celtas e iberos: las poblaciones protohistóricas de las Galias e Hispania: Actas de la mesa redonda organizada por la Casa de Velázquez y la Universidad autónoma de Madrid los días 12 y 13 de enero de 1998*, Luis Berrocal-Rangel y Phillippe Gardes (éd.), Madrid, 2001, pp. 187-200.
- BURILLO MOZOTA, F. (2001 b): "Celtíberos y Romanos: el caso de la ciudad-estado de Segeda", dans *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania*, F. Millar et Ma. P. Fernández Álvarez (éd.), Salamanque, 2001, pp. 89-105.
- BURILLO MOZOTA, F. (2003): "Segeda, arqueología y sinecismo", *AEA*, 76, 2003, pp. 193-215.
- CADIOU, F. (2001): *Les armées romaines dans la péninsule Ibérique, de la seconde guerre punique à la bataille de Munda (218-45 av. J.C.)*, Thèse inédite, Rennes, 2001.
- CARRETÉ, J. M., S. KEAY et M. MILLET (1995): *A Roman provincial capital and its hinterland. The survey of the territory of Tarragona, Spain (1985-1990)*, *JRA*, Supp. Series, 15, Ann Arbor, 1995.
- CASAS i GENOVER, J. (1989): *L'Olivet d'en Pujol i Els Tolegassos (campanyes 1982-1988)*, Centre d'Investigacions Arqueològiques, Gérone, 1989.
- CASAS i GENOVER, J. (1996): "Mas Gusó o Puig Moragues (Bellaire d'Empordà). Campanyes de 1995 i 1996", dans *III Jornades d'Arqueologia de les comarques de Girona*, Sta. Coloma de Farners, 1996, pp. 166-177.
- COMAS, M., PADRÓS, P. ET VELAZA, J. (2001): "Dos nuevas estelas ibéricas de Badalona", *Palaeohispanica*, 1, 2001, pp. 291-299.
- Cooperativa d'Excavacions S.C.C.L. (1992): "Memòria dels treballs de delimitació de les àrees d'interés arqueològic afectadas per la construcció de la variant de Mataró", *Laietania*, 7, 1992, pp. 155-189.
- DE HOZ, J. (1986): "La epigrafía celtiberica", dans *Reunión*

- sobre epigrafía hispánica de época romano-republicana (1983), Saragosse, 1986, pp. 43-102.
- DE HOZ, J. (1995 a): "Las sociedades celtibéricas y Lusitana y la escritura", *AEA*, 68, 1995, pp. 3-30.
- DE HOZ, J. (1995 b): "Escrituras en contacto: ibérica y latina", dans *Roma y el nacimiento de la cultura epigráfica en occidente. Actas del Coloquio: Roma y las primeras culturas epigráficas del occidente mediterráneo (siglos II a. E.- I d. E.)*. Zaragoza, 1992, F. Beltrán Lloris (éd.), Saragosse, 1995, p. 57-84.
- DOMÍNGUEZ ARRANZ, A. ET MAESTRO ZALDÍVAR, E. M. (1994): *La Vispesa. Foco de la romanización de la Ilergecia occidental*, Huesca, 1994.
- ETIENNE, R. (1958): *Le culte impérial dans la péninsule Ibérique, d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 1958.
- FERRERUELA GONZALVO, A. et MINGUEZ MORALES, J. A. (2003): "Dos modelos de implantación urbana romanor-republicana en el valle medio del Ebro: las ciudades de la Cabañeta y la Corona", *AEA*, 76, 2003, pp. 247-262.
- FATÁS CABEZA, G. (1980): *Contrebia Belaisca (Botorrita, Zaragoza)*. II. *Tabula Contrebiensis*, Saragosse, 1980.
- FLEURIOT, L. (1979): "La grande inscription celtibère de Botorrita. Etat actuel du déchiffrement", dans *Actas del II coloquio sobre Lenguas y Culturas Prerromanas de la Península Iberica*, A. Tovar et alii (éd.), Salamanque, 1979, pp. 169-184.
- GALVE IZQUIERDO, M<sup>a</sup>. P. (1991): "¿Salduie en el centro histórico de Zaragoza? Hallazgo de estructuras iberromanas", dans *La Casa urbana hispanorromana: ponencias y comunicaciones (Zaragoza 1988)*, Saragosse, 1991, pp. 203-209.
- GALVE IZQUIERDO, M<sup>a</sup>. P. (1996): *Los antecedentes de Caesaraugusta. Estructuras domésticas de Salduie (Calle Don Juan de Aragón, 9. Zaragoza)*, Saragosse, 1996.
- GARCÍA, D. (1996): "Le passage de la maison de type proto-historique à la maison gallo-romaine, l'exemple de Lattes (Hérault)", dans *La maison urbaine d'époque romaine en Gaule narbonnaise et dans les provinces voisines (Avignon 1994)*, Avignon, 1996, pp. 143-153.
- GARCÍA BELLIDO, M. A. P. et BLÁZQUEZ, C. (2001): *Diccionario de Cecas y Pueblos Hispánicos*, 2 vol., Madrid, 2001.
- GÓMEZ PALLARES, J. (1989): "Nuevas aportaciones al corpus de inscripciones musivas de Hispania", *Butlletí Arqueològic. Reial Societat Arqueològica Tarraconense* 10/11, 1988-89, pp. 245-249.
- GORGUES, A. (2005): *Économie et société dans le Nord-Est du monde ibérique et ses marges (250/25 avant J.C.)*, thèse inédite, Toulouse, 2005.
- GORROCHATEGUI, J. (1995): "Los pirineos entre Galia e Hispania: las lenguas", *Veleia*, 12, 1995, pp. 181-234.
- GROS, P. (2001): *L'architecture romaine du début du IIIe siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. T 2. *Maisons, palais, villes et tombeaux*, Paris, 2001.
- GÜELL, M., DILOLI, J. et PIÑOL, L. (1993): "Noves aportacions al coneixement de la Tàrraco tardo-republicana: el carrer de Lleida, 27", *Tribuna d'Arqueologia*, 1992-93, pp. 107-113.
- GUIRAL PELEGRÍN, C. et MOSTALAC CARRILLO, A. (1992): "Decoraciones pictóricas y cornisas de estuco del Cabezo de Alcalá de Azaila (Teruel)", *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 2, 1992, pp. 123-153.
- GUIRAL PELEGRÍN, C. et MOSTALAC CARRILLO, A. (1993): "Influencias itálicas en los programas decorativos de *cubicula* y *triclinia* de época republicana y altoimperial en España. Algunos ejemplos representativos", dans *Espacio, Tiempo y Forma, Serie I, Prehistoria y Arqueología*, 6, Madrid, 1993, pp. 365-392.
- JÁRREGA DOMÍNGUEZ, R. (2000): "El poblament rural i l'origen de les villae al nord-est d'Hispania durant l'època romana republicana (segles II-I aC)", *Quaderns de Prehistòria i arqueologia de Castelló*, 21, 2000, pp. 271-301.
- JORDÁN COLERA, C. (1998): *Introducción al Celtibérico*, Saragosse, 1998.
- JUSTE ARRUGA, M<sup>a</sup>. N. (1994): "Excavaciones en el solar del Círculo Católico (Huesca): un fragmento de la ciudad sertoriana", *Bolskan*, 11, 1994, pp. 133-171.
- JUSTE ARRUGA, M<sup>a</sup>. N. (2000): "Bolskan-Osca, ciudad iberorromana", *Empúries*, 52, 2000, pp. 87-106.
- LAKE, M. E. (1930): "The pavement of the roman buildings of the Republic and Early Empire", *Memoirs of American Academy in Rome*, 8, 1930, pp. 7-159.
- LASHERAS CORRUCHAGA, J. A. (1984): "Pavimentos de Opus Signinum en el valle medio del Ebro", *BMZ*, 3, 1984, pp. 165-192.
- LEJEUNE, M. (1973): "La grande inscription celtibère de Botorrita", dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1973, pp. 622-647.
- LORRIO, A. J. (1997): *Los Celtíberos*, Madrid, 1997.
- MARCO SIMÓN, F. (1990): "Las esculturas de la Albelda de Litera (Huesca) y la heroización en el mundo ibérico del Nordeste Peninsular", *Zephyrus*, 43, 1990, pp. 328-338.
- MARCO SIMÓN, F. (1978): *Las estelas decoradas del convento Caesaraugustano i Cluniense. Caesaraugusta*, 43-44, Saragosse, 1978.
- MAYER, M. et VELAZA, J. (1993): "Epigrafía ibérica sobre soportes típicamente romanos", dans *Lengua y Cultura en la Hispania Prerromana. Actas del V coloquio sobre la lengua y la cultura prerromana de la península Ibérica (Colonia, 1989)*, J. Untermann et F. Villar (éd.), Salamanque, 1993, p. 667-682.
- MAYER, M. et VELAZA, J. (1996): "Una inscripción ibérica en el teatro de Sagunto", *Studia philologica valentina*, 1, Valence, 1996, pp. 107-110.
- MEID, W. (1996): "Hacia una completa intelección de la primera inscripción celtibérica de Botorrita", *Kalathos*, 15, 1996, pp. 145-162.
- MEZQUÍRIZ IRUJO, M<sup>a</sup>. A. (1992): "Pavimento de 'Opus signinum' con inscripción ibérica en Andelos", *Trabajos de Arqueología Navarra*, 10, 1992, pp. 365-367.
- MORET, P. (2004 a): "Ethnos ou ethnie? Avatars anciens et modernes des noms de peuples ibères", dans *Identidades étnicas - Identidades políticas en el mundo prerromano hispanico*, G. Cruz Andreotti et B. Mora Serrano (éd.), Malaga, 2004, pp. 31-62.
- MORET, P. (2004 b): "Los monarcas ibéricos en Polibio y Tito Livio", dans *Formas e imágenes del poder en los siglos III y II a.C.: modelos helenísticos y respuestas indígenas*, CuPAUAM, 28-29, 2003-2004 (2004), pp. 23-33.
- MORRICONE, M. L. (1971): *Mosaici antichi in Italia. Pavimenti di signino repubblicani di Roma e dintorni*, Rome, 1971.
- MUÑIZ COELLO, J. (1994): "Instituciones políticas celtas e ibéricas. Un análisis de las fuentes literarias", *Habis*, 25, 1994, pp. 91-105.
- NOGUERA CELDRÁN, J. M. (2003): "La escultura hispanorromana en piedra de época republicana", dans *De Iberia in Hispaniam. La adaptación de las sociedades ibéricas a los modelos romanos*, Alicante, 2003, pp. 151-208.
- NONY, Cl.-J. (1969): "Une nouvelle interprétation des bronzes d'Azaila", *MCV*, 5, 1969, pp. 5-26.

- OLESTI VILA, O. (1997): "El origen de las villae romanas en Cataluña", *AEA*, 70, 1997, pp. 71-90.
- OLESTI VILA, O. (2000): "Integració i transformació de les comunitats ibèriques del Maresme durant el s. II-I a.C.: un model de romanització per a la Catalunya litoral i prelitoral", *Empúries*, 52, 2000, pp. 55-86.
- PÉREZ VILATELA, L. (1992): "El primer pleito de aguas en España: el Bronce latino de Contrebia", *Kalathos*, 11-12, 1991-92, pp. 267-279.
- POU i VALLÈS, J. et V. REVILLA CALVO (1995): "Vil.la romana del Vilarenc (Calafell, Baix Penedès): Campanyes 1988-1994", *Tribuna d'Arqueologia*, 1994-95, pp. 105-112.
- RAMOS SÁINZ, M<sup>a</sup>. L. (1994): "Las antefijas romanas de la Tarraconense: tipos más representativos", dans *La ciudad en el mundo romano. XIV Congreso Internacional de Arqueología Clásica, (Tarragone, 1993)*, vol. 2, Tarragone, 1994, p. 344-346.
- REVILLA CALVO, V. (2000): "La villa de El Vilarenc (Calafell, Tarragona): arquitectura y organización espacial de un Fundus del territorio de Tarraco", dans *Tàrraco 99, arqueologia d'una capital provincial romana. Tarragone abril 1999*, J. Ruiz de Arbulo (éd.), Tarragone, 2000, pp. 257-273.
- REVILLA CALVO, V. (2004): "El poblamiento rural en el noreste de Hispania entre los siglos II a.C. y I d.C.: organización y dinámicas culturales y socioeconómicas", dans *Torres, atalayas y casas fortificadas*, P. Moret et T. Chapa (éd.), Jaén, 2004, pp. 175-202.
- RICHARDSON, J. S. (1983): "The tabula Contrebiensis: roman law in Spain in the early first century B.C.", *JRS*, 73, 1983, pp. 33-41.
- RODÀ, I. (1990): "Bronces romanos de la Hispania Citerior", dans *Los bronzes romanos en España*, Madrid, 1990, pp. 71-90.
- RODÀ, I. (1994): "Los materiales de construcción en Hispania", dans *La ciutat en el món romà. Actes del XIVè Congrés Internacional d'Arqueologia Clàssica. Tarragone 1993*, Tarragone, 1994, pp. 323-334.
- RODÀ, I. (1998): "La difícil frontera entre escultura ibérica y escultura romana", *Saguntum*, Extra 1, 1998, pp. 265-273.
- RODDAZ, J.-M. (2003): "De l'oppidum indigène à la ville romaine. L'évolution de l'urbanisme dans la péninsule Ibérique à la fin de la République", dans *La naissance de la ville dans l'Antiquité*, M. Reddé (éd.), Paris, 2003, pp.157-170.
- RODRÍGUEZ RAMOS, J. (1995): "Nota a la inscripción ibérica Tarragona C. 18. 8", *Pyrenae*, 26, 1995, pp. 123-125.
- RUIZ DE ARBULO, J., 1993: *Ampurias romana. Historia, Arquitectura y arqueología*, Sabadel-Ausa, 1993.
- SANMARTÍ I GREGO, E. ET SANTOS I RETOLAZA, M. (1989): "Algunes observacions entorn dels nivells tardorepublicans d'Empúries", *Ampurias* 48-50<sup>2</sup>, 1986-1989, pp. 292-309.
- SANTOS RETOLAZA, M. (1991): "Distribución y evolución de la vivienda urbana tardorepublicana y altoimperial de Ampurias", dans *La Casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, pp. 19-34.
- SANTOS RETOLAZA, M. (1998): "Una aproximación al estudio de la arquitectura doméstica en la Ampurias tardorepublicana", dans *De les estructures indígenes a l'organització provincial romana de la Hispània Citerior. Granollers 1987*, Barcelone, 1998, pp. 555-566.
- SILLIÈRES, P. (2001): "La maison aristocratique à l'époque républicaine, principalement dans la vallée de l'Èbre", dans *Élites hispaniques*, M. Navarro Caballero et S. Démougin (éd.), Bordeaux, 2001, pp. 173-186.
- TERRÉ, E. (1987): "La vil.la romana de "el Moro" (Torredembarra): un exemple de poblament rural al camp de Tarragona", dans *Jornades Intern. d'Arqueologia Romana*, Granollers, 1987, pp. 217-224.
- TREMOLEDA, J. et alii (1995): (J. Casas, P. Castanyer, J. M. Nolla, A. López, M. Prevosti, E. Carbonell, J. Folch, J. Martínez et J. Fierro), "Recent work on villas around Ampurias, Gerona, Iluro, and Barcelona (NE Spain)", *JRA*, 8, 1995, pp. 271-307.
- TRIMLLICH, W. (1990): "Apuntes sobre algunos retratos en bronce de la Hispania romana", dans *Los bronzes romanos en España*, Madrid, 1990, pp. 37-50.
- UNTERMANN, J. (1990): *Monumenta Linguarum Hispanicarum. Band III. Die iberischen Inschriften aus Spanien*, 1 et 2, Wiesbaden, 1990 (MLH III).
- UNTERMANN, J. (1994): "Comentario a la inscripción musiva de Andelos", *Trabajos de Arqueología Navarra* 11, 1993-1994, pp. 127-129.
- UNTERMANN, J. (1997): *Monumenta Linguarum Hispanicarum. Band IV. Die tartessischen keltiberischen und lusitanischen Inschriften*, Wiesbaden, 1997 (MLH IV).
- UNTERMANN, J. (1995): "La lengua ibérica : nuestro conocimiento y tareas futuras", *Veleia*, 12, 1995, p. 243-256.
- UROZ SÁEZ, J. (1983): *La regio edetania en la época ibérica*, Alicante, 1983.
- VELAZA FRÍAS, J. (1996): *Epigrafía y lengua ibéricas*, Madrid, 1996.
- VELAZA FRÍAS, J. (2001): En torno a la tradición manuscrita de la epigrafía: MLH F.3.3 y el manuscrito de Dempree, *SPhV*, 5, n.s.2, 2001, p. 235-239.
- VELAZA FRÍAS, J. (2002): "Et Palaeohispanica scripta manent: La epigrafía romana como modelo de las epigrafías paleohispánicas", dans *Scripta manent. La memoria escrita de los romanos*, R. Comes et I. Rodà (éd.), Barcelone, 2002, pp. 52-65.
- VELAZA FRÍAS, J. (2004): "Palinodia sobre la inscripción ibérica del teatro de Sagunto", *Palaeohispanica*, 4, 2004, pp. 215-216.
- VICENTE REDÓN, J. et alii (1991): (J. Martín, M. P. Punter Gómez, C. Escriche Jaime et A. I. Herce San Miguel) "La Caridad (Caminreal, Teruel)", dans *La casa urbana hispanorromana*, Saragosse, 1991, pp. 81-129.
- VICENTE REDÓN, J. et alii (1993): (M<sup>a</sup>. P. Punter, C. Escriche et A. I. Herce), "Las inscripciones de la "Casa de LIKINE" (Caminreal, Teruel)", dans *Lengua y Cultura en la Hispania Preromana. Actas del V coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la península Ibérica (Colonia, 1989)*, J.Untermann et F. Villar (éd), Salamanque, 1993, pp. 747-772.
- VICENTE REDÓN, J. ET B. EZQUERRA LEBRÓN (2003): "La tésera de Lazuro: un nuevo documento celtiberico en "La Cariad" (Caminreal, Terruel)", *Palaeohispanica*, 3, 2003, pp. 251-269.

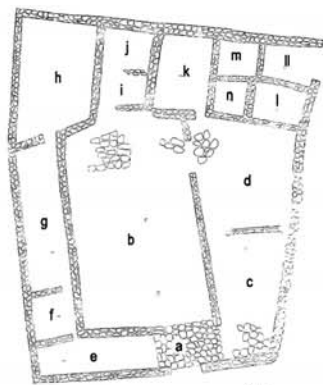


Plan du secteur Nord-Ouest du site de La Caridad (Caminreal) d'après VICENTE ET EZQUERRA, 2003, p. 253.

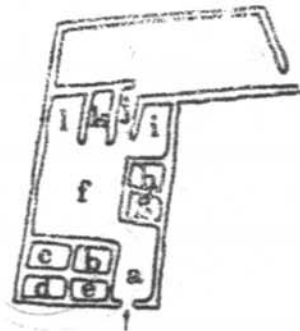


Plan de la «Casa de Likine» (La Caridad-Caminreal) d'après VICENTE ET ALII, 1991, p. 86.

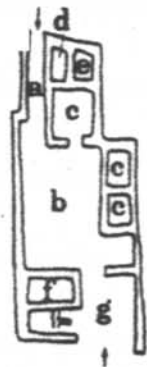
Planche I



2D



5C

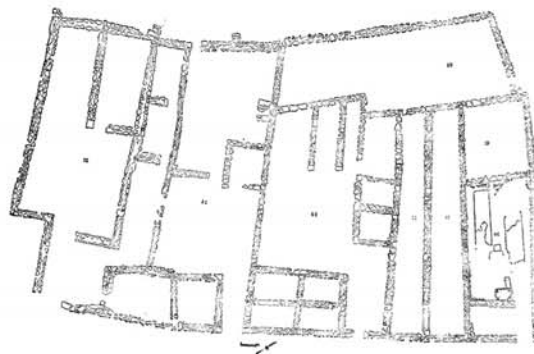


8A/B



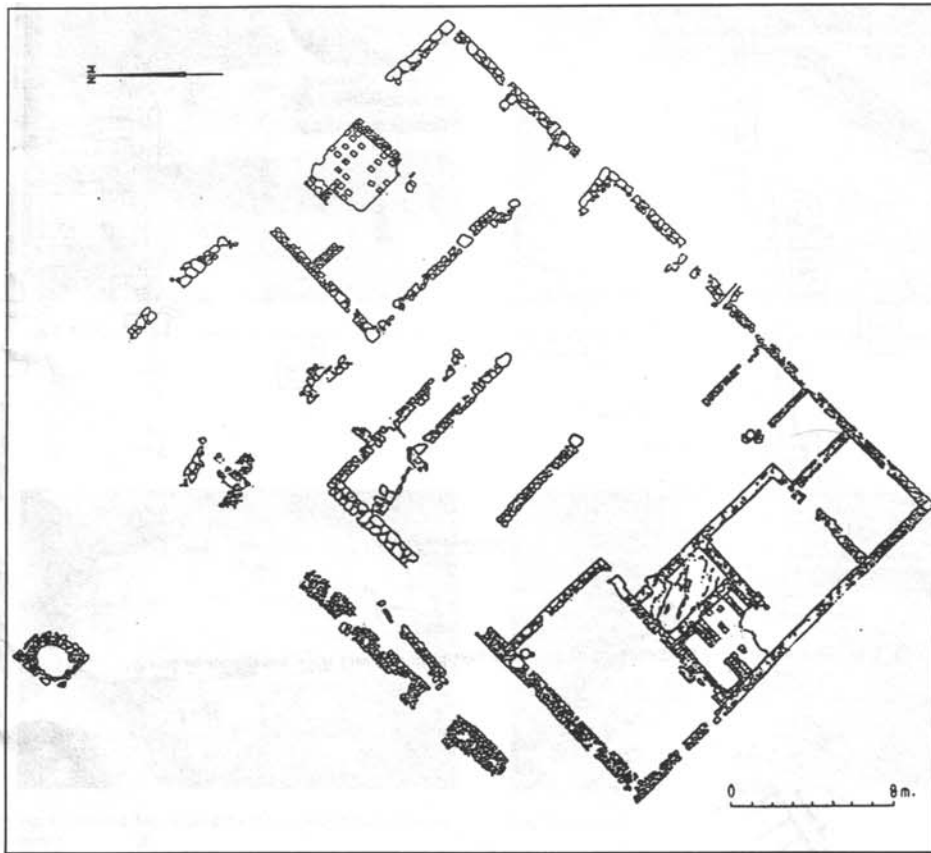
6G

Maisons 2D, 5C, 8A/B et 6G d'Azaila d'après M. BELTRÁN LLORIS, 1991, p. 132 et M. BELTRÁN LLORIS, 1976, p. 143.

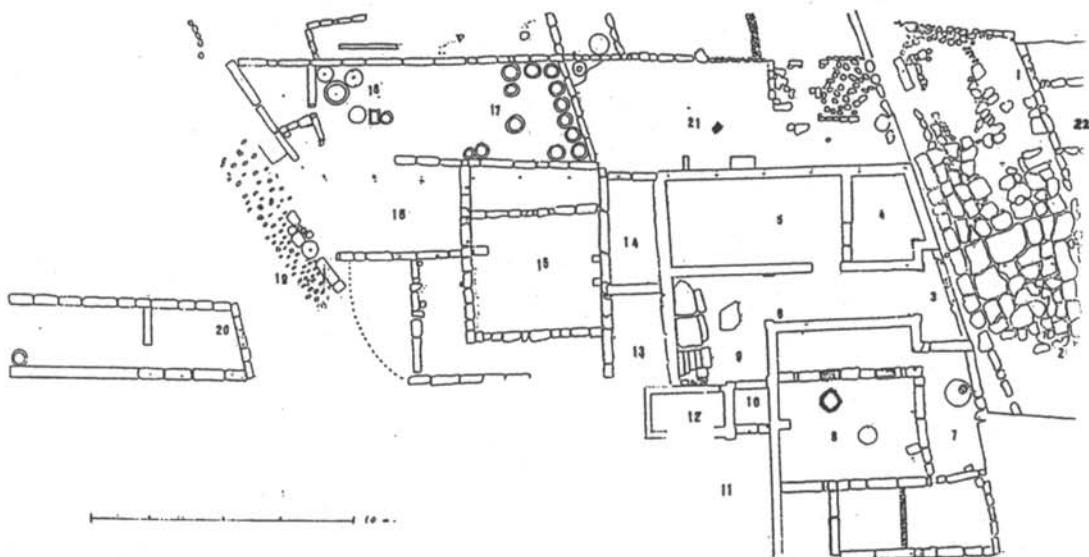


Maisons des rues C et D d'Azaila d'après M. BELTRÁN LLORIS, 1976, p. 136.

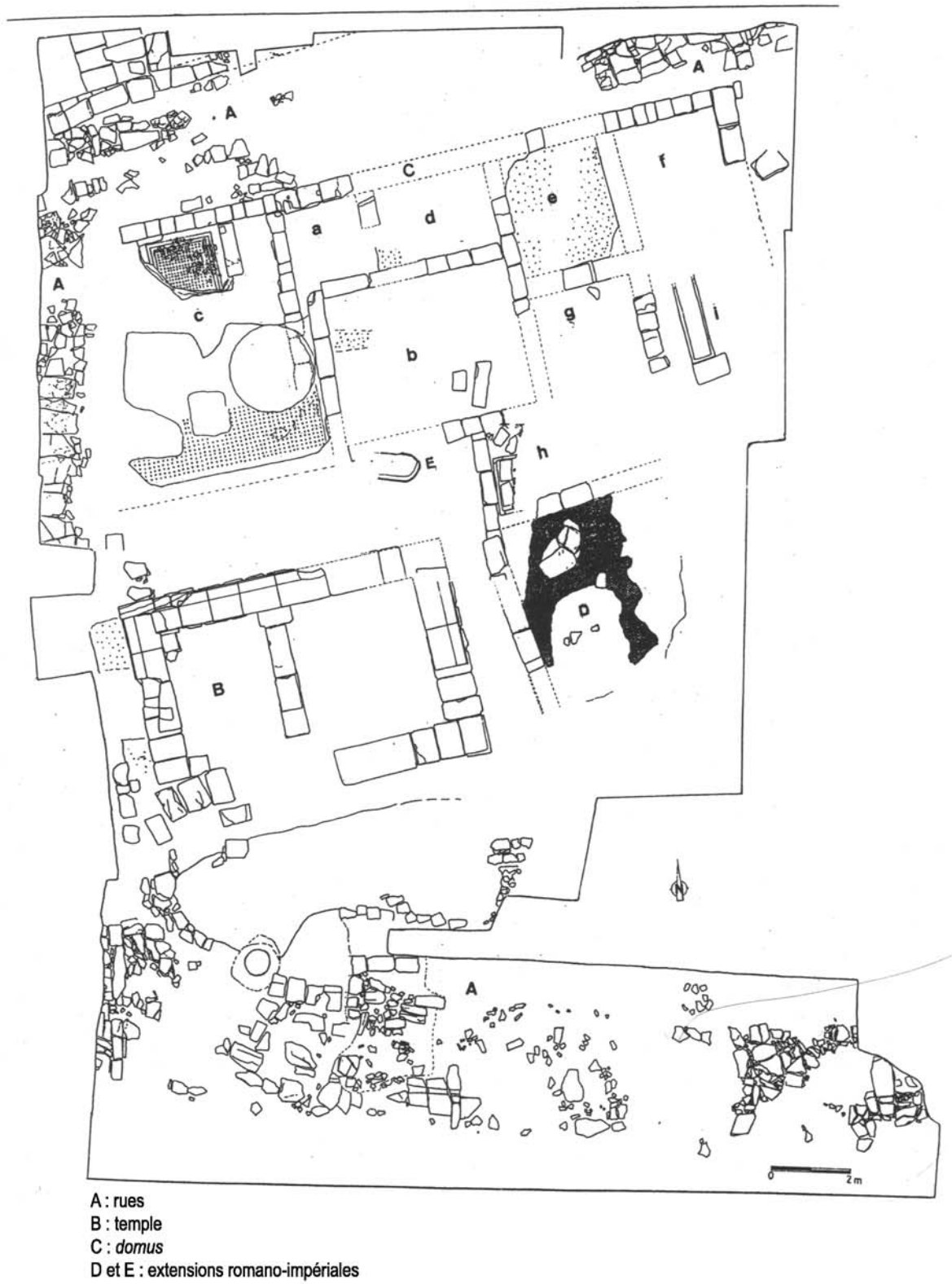
Planche II



Plan de la structure découverte en 1988 (Edificio I) d'après V. REVILLA, 2000, p. 269.

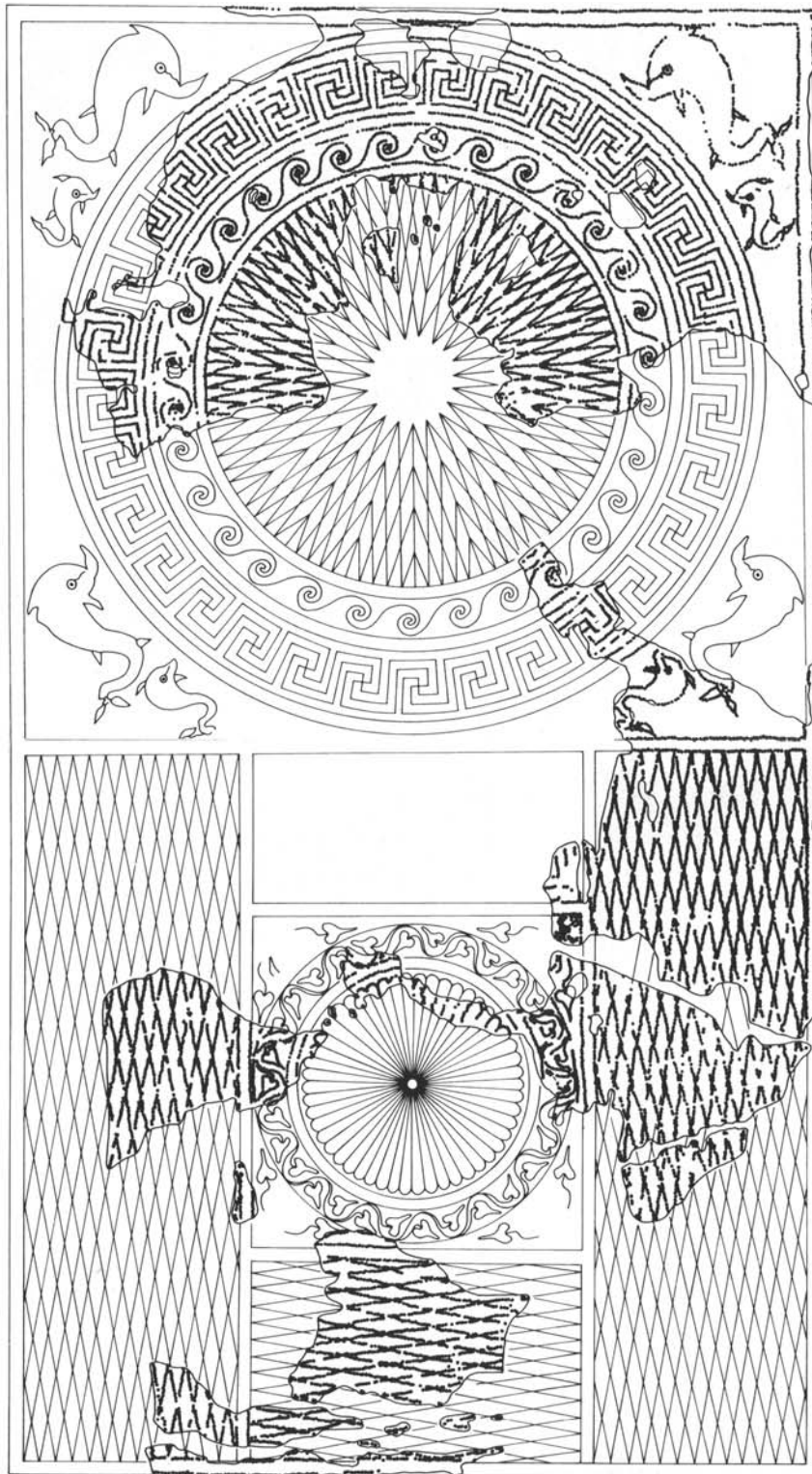


Plan de la grande républicaine de la zone basse de Botorrita d'après A. BELTRÁN MARTÍNEZ, 1991, p. 184.



Plan des fouilles de l'insula du Solar del Círculo Católico d'après Ma.N. JUSTE ARRUGA, 2000, p. 93.

Planche IV



Dessin du sol en *opus signinum* de la *domus* au numéro 9 de la rue Don Juan de Aragón (Saragosse) d'après M.<sup>a</sup> P. GALVE IZQUIERDO, 1996, pp. 40-41.

Planche V